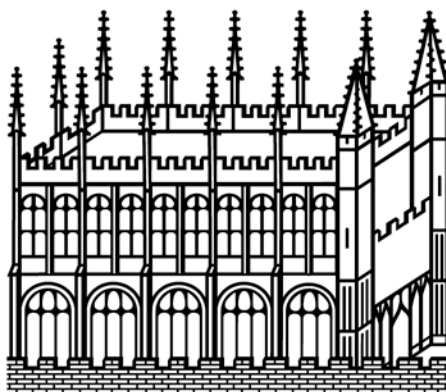




Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

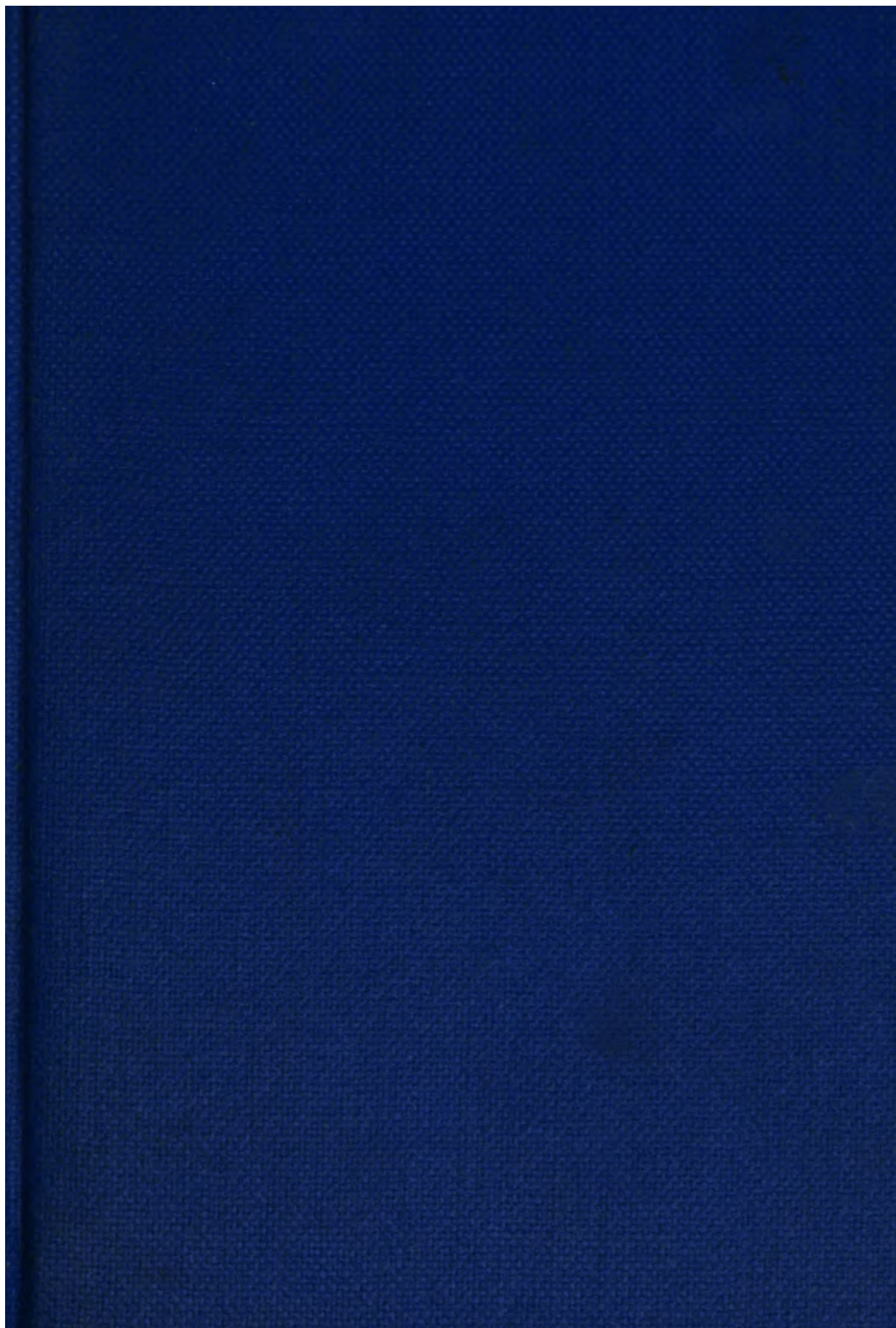
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

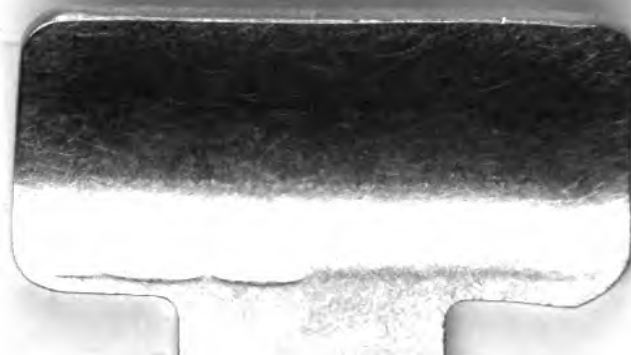


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





REP. F12 526
+ W 1337 A. +





Gay Lignon

CHANVALLON

Paris. — Imp. L. MARPON, 128, rue d'Alésia.

CHARLES MONSELET



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN SOUFFLEUR

DE LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

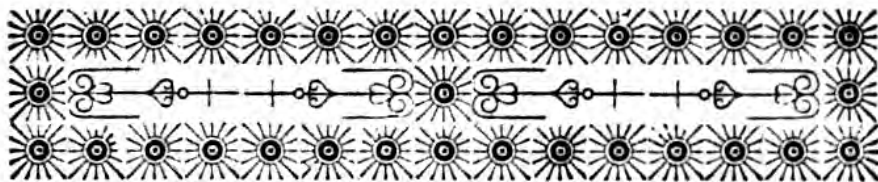


PARIS

DIDIER & MÉRICANT, ÉDITEURS

1, RUE DU PONT-DE-LODI, 1





CHANVALLON

QUEL paysage merveilleux que le paysage qui s'étend, se déroule, s'élève entre Louveciennes et l'aqueduc de Marly ! Jamais plus admirables masses de verdure ne couronnèrent des eaux plus riantes, n'environnèrent des hameaux plus gais ; jamais horizon n'affecta une plus riche variété de lignes. Imaginez un résumé de toutes les magnificences et de toutes les coquetteries de la nature. Tantôt ce sont de nobles avenues qui semblent se souvenir d'avoir vu passer le vis-à-vis bleu et argent de la comtesse du Barry : tantôt ce sont des sentiers tortueux qui mènent à des taillis fantasti-

quement brouillés. Ça et là, la pierre blanche d'un château apparaît à travers une futaie; un long mur brodé de mousse décrit les contours capricieux d'un parc et se termine à quelque grille de fer élégamment ouvragée. Pour peu que le soleil frappe là-dessus, entre là dedans, pénètre là-dessous, c'est immédiatement une vie, un épanouissement, un éblouissement, une fête, une joie d'or. Partout une végétation puissante, aimable, harmonieuse; en un mot, l'idéal d'un beau paysage français.

Ces localités n'ont guère subi de changements depuis le commencement du siècle. Telles elles sont aujourd'hui, telles on peut se les figurer par une journée de décadi de l'an VIII.

Ce jour-là, dans une des parties les plus solitaires du bois de Marly, un jeune homme d'une figure avenante, tenant un livre à la main, lisait à haute voix.

Ce qu'il lisait, c'était l'ingénieuse et spirituelle comédie de Collin d'Harleville : *les Châteaux en Espagne*.

Il en était arrivé à cette tirade :

*... Chacun fait des châteaux en Espagne :
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne ;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit ; son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.*

*Telle femme se croit sultane favorite ;
Un commis est ministre, un jeune abbé prélat,
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France ;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance !*

Il avait donné beaucoup d'expression à ces derniers vers.

— Bravo ! s'écria une voix derrière lui.

Le jeune homme se retourna et vit un autre jeune homme dont le sourire tranchait sur la figure anguleuse et grave, sur les grands yeux creusés, sur le nez romain. Ce nouveau venu était vêtu simplement d'une lévite de drap sombre ; les bottes et le chapeau trahissaient seuls le militaire.

Le lecteur eut un mouvement de surprise.

— A la façon dont vous interprétez les vers de Collin, reprit le nouveau venu, il est aisé de deviner que vous êtes poète vous-même.

Le premier jeune homme s'était remis de son étonnement ; il répondit, en souriant à son tour :

— Non, monsieur, je ne suis pas poète, à mon grand regret..., mais j'aime la poésie par-dessus tout.

— C'est un goût noble, et dont je vous félicite ; comme vous, j'aime les vers, les beaux vers...

— Par-dessus tout ? demanda le premier jeune homme, les yeux fixés malicieusement sur son interrupteur.

Celui-ci ne put s'empêcher de remarquer le ton légèrement ironique de cette demande.

Il répliqua un peu froidement :

— Mon enthousiasme ne va pas aussi loin que le vôtre. Il est des arts que je place au-dessus de la poésie.

— L'art de la guerre, par exemple ?

Le survenant tressaillit.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer ? dit-il.

— Excusez-moi de vous avoir reconnu, général Bonaparte, répondit respectueusement le jeune homme.

Le général se tut.

Il avait à la main une cravache dont il fouetta avec une certaine impatience sa botte droite.

Puis, comme en se parlant à lui-même :

— Faut-il donc, à mon âge, renoncer si tôt au bénéfice de l'incognito ? dit-il.

— Si j'avais su être indiscret..., murmura le jeune homme.

— Je ne vous en veux pas, monsieur ; je n'ai pas le droit de vous en vouloir. C'est moi qui vous ai interrompu dans votre lecture.

— Et c'est un honneur que vous m'avez fait.

— Mais convenez que j'avais tout lieu de me croire ignoré sous ces ombrages.

— Non, général ; vous avez perdu ce droit depuis que la peinture et la gravure ont popularisé les traits du moderne Alexandre.

— Des flatteurs jusque dans les forêts ! s'écria Bonaparte en reprenant son sourire.

— Moi, un flatteur ! dit vivement le jeune homme, vous me connaissez mal, général.

— Ajoutez même que je ne vous connais pas du tout.

— Ce n'est pas la première fois que nous nous rencontrons.

— Vraiment ? dit Bonaparte en attachant son regard perçant sur le jeune homme.

— Vraiment, répéta celui-ci.

— Ma mémoire est pourtant excellente...

— Souffrez, général, que je vous remette sur la voie. Vous avez fréquenté pendant quelque temps la Bibliothèque nationale ?

— Oui, à mon retour de Toulon, dit Bonaparte.

— Vous lisiez Polype, Tacite, Xénophon, César.

— Je les relisais.

— D'autres fois, un atlas sous les yeux, vous étudiez en silence cette Europe que vous deviez bientôt ébranler. Vous preniez, ou pour parler plus justement, vous griffonniez des notes où le diable lui-même n'aurait pu se reconnaître.

— C'est vrai, dit Bonaparte, j'écris d'une façon déplorable : je n'ai jamais pu me résoudre à tracer lentement une ligne. L'écriture est un cheval qui emporte ma pensée au galop.

— Pendant ce temps-là, à côté de vous, un jeune homme de votre âge lisait, lui aussi : mais il lisait des écrivains plus frivoles, les auteurs dramatiques particulièrement : Racine, Molière, Corneille...

— Corneille n'a rien de frivole, monsieur !

— Je ne discuterai pas avec vous, général. Quoi qu'il en soit, j'eus plusieurs fois l'honneur d'être votre voisin d'étude ; un jour même vous m'empruntâtes un crayon...

— Bah !

— Que vous avez oublié de me rendre.

— Est-il possible ? dit Bonaparte en belle humeur.

— Oui, général.

— J'ai toujours été un peu distrait, surtout à l'époque que vous me rappelez, époque difficile pour moi, souvent pénible ; temps d'épreuves... Je demeurais alors dans un petit logement de la rue de la Michodière...

— Avec Junot et Sébastiani, ajouta le jeune homme.

— En effet. Je vois que vous me connaissez parfaitement, monsieur, ce qui me rend impardonnable ma distraction envers vous.

— Je ne réclame rien, général.

— N'importe, dit Bonaparte, je ne puis pas demeurer en reste de courtoisie avec vous... je saurai vous rendre votre crayon.

— Je ne suis pas plus un sollicitateur qu'un flatteur, dit le jeune homme.

— De la fierté ?

— De la dignité, tout au plus.

Le général garda un instant le silence sans cesser d'examiner son interlocuteur.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il tout à coup brusquement.

Le jeune homme ne se laissa pas intimider.

— Qui je suis !... répéta-t-il ; vous ne serez guère plus avancé lorsque je vous l'aurai dit, général.

— Dites toujours, car la partie n'est pas égale entre nous. Votre nom ?

— Chanvallon.

-
- Chanvallon... c'est un nom d'idylle.
- Je n'en disconviens pas ; mais l'idylle a du bon.
- Je lui préfère l'ode. Quelle profession exercez-vous ?
- Aucune... et toutes.
- Ce n'est pas une réponse, dit Bonaparte en fronçant le sourcil.
- Mais si ; je suis un peu musicien, un peu avocat, un peu médecin...
- Et sans doute un peu barbier ; la ressemblance avec Figaro est complète.
- Non, je n'aime pas Figaro.
- M. Chanvallon est bien dégoûté.
- J'aime le peuple, et non les valets. Je n'ai jamais voulu servir personne.
- Au moins avez-vous été soldat ?
- Le jeune homme parut hésiter.
- Non, dit-il.
- Et pourquoi ? demanda Bonaparte revenant à sa brusquerie.
- Ah ! pourquoi, pourquoi !...
- Répondez.
- Parce que je n'ai aucune des passions que vous avez, général, et que j'ai tous les goûts que vous n'avez pas.
- Expliquez-vous, monsieur Chanvallon.
- Cela est délicat, général : il faudrait pour cela me permettre une franchise...
- Je vous permets tout, dit Bonaparte ; commencez par les goûts que vous avez... et que je n'ai pas, selon vous.

— Volontiers, dit Chanvallon ; d'abord, suis paresseux ; et la paresse vous fait horreur.

— Avec raison !

— C'est un point de vue..., ce n'est pas le mien :

— Ensuite ? dit Bonaparte.

— Ensuite, dit Chanvallon, je suis... je suis gourmand ; et vous ne restez que vingt minutes à table.

— C'est dix de trop !

— Je ne suis pas convaincu.

— Continuez, reprit Bonaparte.

— Voilà que je n'ose plus.

— Je vous l'ordonne.

— Eh bien, continua Chanvallon avec une apparente ingénuité, je suis amoureux, et...

— Et vous croyez que je ne le suis pas ?

— Général...

— Ou du moins que je ne le suis guère ? dit Bonaparte en éclatant de rire... Si Joséphine vous entendait !

Chanvallon attendit tranquillement la fin de cette explosion.

— Allons, reprit Bonaparte, je ne regrette plus tant mon incognito : je vous dois quelques minutes de véritable gaieté... Arrivons maintenant, s'il vous plaît, aux passions que vous n'avez pas, et dont je suis pourvu..., toujours selon vous.

— Rien de plus facile, dit Chanvallon ; d'abord, je ne suis pas ambitieux.

— Qui vous a dit que je l'étais ?

— Oh ! sire !

A ce mot, prononcé avec le plus grand naturel, Bonaparte rougit subitement.

Il était rare de voir rougir Bonaparte.

— Monsieur, dit-il sévèrement, vous allez trop loin.

— Je croyais y avoir été encouragé, murmura Chanvallon.

— Cessons... ou plutôt revenons à notre point de départ : je veux savoir qui vous êtes.

— Un passant, rien de plus.

— Ce n'est pas un état.

— Je vous demande pardon, général ; tout m'est arrivé, bonheur ou malheur, comme je passais... par hasard, ainsi qu'aujourd'hui.

Bonaparte se mordit les lèvres.

— C'est bien, monsieur, dit-il, vous voulez sans doute laisser à ma perspicacité le mérite de vous deviner. Je vous devinerai, soyez tranquille.

Tout en causant de la sorte, les deux jeunes gens marchaient à travers les bois, sans direction.

Bonaparte tira sa montre.

— Quatre heures, dit-il ; il est temps que je rentre à la Malmaison ; je gage que l'on s'inquiète déjà de mon absence.

— Et l'on n'a pas tort, murmura Chanvallon.

Le Premier Consul haussa les épaules.

— Vous aussi, prononça-t-il, vous croyez à des dangers ?...

— Je crois à un complot permanent contre vous, général.

— Et moi, je crois à mon étoile.

— Vous êtes fataliste ? dit Chanvallon.

— Comme un homme qui revient d'Orient.

— Et le poignard qui a frappé Kléber ne vous fait pas réfléchir?

Bonaparte tressaillit.

— Ne me parlez pas de cela, dit-il vivement; pauvre Kléber!... un homme!

— Une victime.

— Adieu, monsieur, dit Bonaparte, évidemment désireux de rompre cet entretien.

— Un mot encore, général, reprit Chanvallon.

— Faites vite, monsieur, je me suis déjà trop attardé.

— En effet, car vous avez ce soir un dîner de gala.

— Qui vous l'a appris?

— Suivi d'une représentation dramatique par quelques comédiens des Français.

— Comment l'avez-vous su? dit Bonaparte étonné.

— Comme toujours... en passant, répondit Chanvallon.

— Alors, monsieur, vous voyez que mes instants sont comptés.

— Aussi, général, je n'ai d'autre dessein que de vous demander le chemin que vous comptez prendre.

— Le plus court, parbleu!

— Le plus court est celui de droite : il longe Louveciennes, et aboutit, par Saint-Cucuphat, à la Malmaison.

— Effectivement, dit Bonaparte, et c'est celui que je vais prendre.

— A votre place, général, je prendrais le chemin de gauche, qui descend à Bougival et conduit chez vous par la chaussée.

— Mais c'est le plus long !

— Je le sais bien, dit Chanvallon, et cependant c'est celui-ci que je prendrais... à votre place.

En parlant ainsi, la voix et le regard de Chanvallon avaient une expression étrange.

Bonaparte en parut frappé.

Il demeura silencieux pendant quelques minutes ; à la fin, comme si une idée subite traversait son cerveau :

— Tenez, mon cher, s'écria-t-il, vous feriez mieux d'avouer tout de suite que vous êtes un agent attaché par Fouché à ma personne. Dans ce cas, je ne perdrais pas mon temps à causer avec vous, et je vous laisserais faire discrètement votre métier, en vous permettant de me suivre... à quinze ou vingt pas de distance.

Ce fut au tour de Chanvallon de rougir et de s'offenser.

— Votre perspicacité vous égare d'une façon injuste, général ; j'ai, Dieu merci, le droit de marcher à votre côté, répondit-il noblement.

— Soit, je ne demande pas mieux que de me tromper, dit Bonaparte ; mais ce conseil de prendre un chemin plutôt qu'un autre...

— Sans être fataliste comme vous, j'écoute certains pressentiments, et c'est à un de ces pressentiments-là que j'obéis.

— Allons, je prendrai donc le chemin de Bougival... Vous voyez que je ne suis pas aussi

obstiné qu'on veut bien le dire. Mais je ne prétends pas vous déranger de votre route, et...

— Ma route est aussi la vôtre, général, s'empressa de répondre Chanvallon; ne me privez pas de l'honneur de vous accompagner.

— A votre aise, monsieur.

Tous deux recommencèrent à marcher; mais la conversation s'était ralentie entre eux. Cela se comprend : Bonaparte ne se souciait pas de se livrer à un inconnu; — de son côté, Chanvallon était tout aux impressions que soulevait et développait dans son esprit la présence du jeune conquérant en qui tout le monde s'accordait déjà à voir « l'homme du destin ».

Depuis deux ans environ, Joséphine avait acquis pour lui le superbe domaine de la Malmaison, qu'elle devait si considérablement embellir.

Bonaparte y venait régulièrement passer la soirée du nonidi, la journée du décadi et la matinée du primidi, c'est-à-dire le samedi, le dimanche et le lundi de chaque semaine.

C'était dans cette délicieuse propriété, — et quelquefois aussi dans les environs, comme on vient de le voir, — qu'il aimait à promener ses rêveries.

Joséphine l'avait souvent prié de ne pas dépasser l'enceinte du parc; mais il se jouait de ses inquiétudes et se plaisait à dépister les serviteurs envoyés à sa recherche.

Ce jour-là devait être compté au nombre des plus alarmantes escapades de Bonaparte.

Il approchait de la Malmaison, par la grande

route, avec le compagnon que le hasard lui avait donné, lorsqu'il vit venir au-devant de lui une dizaine de personnes.

— Quand je vous le disais ! dit-il en riant à Chanvallon.

Chanvallon ne répondit pas, mais il eut comme un soupir de soulagement en apercevant cette petite troupe.

Le Premier Consul s'arrêta délibérément devant lui, et lui dit avec une intention moqueuse :

— A présent que vous devez être parfaitement rassuré sur ma personne, monsieur Chanvallon, recevez mes remerciements... et mes adieux.

Chanvallon ne bougea pas.

Il dit :

— Vos remerciements sont de trop, général... je n'ai fait que ce que je devais faire. Quant à vos adieux...

— Eh bien ?

— Vous pouvez les ajourner, car, moi aussi, je vais à la Malmaison.

— Comment ?

— Je suis un de vos invités.

Pour le coup, le Premier Consul fit un pas en arrière.

— Dans ce cas, dit-il, je ne peux tarder longtemps à vous connaître.

Chanvallon ne répondit que par son perpétuel sourire.

On avançait vers Bonaparte ; c'étaient Duroc, Bourrienne, Isabey, Rœderer, auxquels s'étaient joints quelques serviteurs.

Dès qu'il fut à portée de voix, Røederer dit avec une agitation visible :

— Il ne vous est rien arrivé, général ?

— Rien du tout.

— Dieu soit loué ! reprit Røederer ; en vérité, général, vous devriez renoncer à ces promenades solitaires... Ces bois de Marly sont hantés depuis quelque temps ; j'ai des renseignements, des indices...

— Poltron ! dit Bonaparte.

— M. Røederer vient d'exprimer le vœu de tous, ajouta Bourrienne.

— Mettez-moi en cage tout de suite !

A la grille de la Malmaison, devant laquelle on se trouva bientôt, d'autres personnes étaient réunies, averties du retour du Premier Consul.

Avant d'entrer, il se retourna pour chercher des yeux Chanvallon ; mais celui-ci avait disparu.

— Bah ! pensa Bonaparte, si c'est un invité en effet, je suis bien sûr de le revoir... Singulier jeune homme !



— Excusez-moi de vous avoir reconnu, général !



II

EN débouchant sur la belle pelouse qui fait face au château, Bonaparte se heurta à une partie de colin-maillard organisée par la folâtre Hortense, sa belle-fille.

Les invités officiels n'étaient pas encore arrivés ; il n'y avait là que les familiers, les intimes.

D'abord, les sœurs de Bonaparte, Élise, Caroline et Pauline, trio charmant, à qui l'avenir réservait trois couronnes ; puis les femmes de ses principaux officiers, M^{me} Lannes, M^{me} Marmont, M^{me} Duroc, M^{me} Mortier, M^{me} Davout, toutes plus radieuses et plus enjouées les unes que les autres, — pas encore duchesses.

Parmi les hommes on remarquait Lucien Bonaparte, dont l'esprit était du meilleur aloi ; Louis, plus grave, mélancolique même ; Jérôme, la pétulance, la folie incarnées ; Eugène de Beauharnais, une figure sympathique.

La partie de colin-maillard était commencée depuis un quart d'heure environ.

C'était à Jérôme qu'était échu le bandeau sur les yeux.

Les bras étendus en avant, les pas indécis, l'oreille au guet, il allait, reculait ou se précipitait au milieu des éclats de rire.

Les uns le tiraient par l'habit en se sauvant d'autres venaient tranquillement lui frapper sur l'épaule ; tout le monde lui criait : Casse-cou !

La présence soudaine du Premier Consul n'interrompit pas ces ébats ; lui-même, il fit signe de continuer.

Mais, au moment où il s'y attendait le moins, Hortense le poussa malicieusement vers Jérôme.

Celui-ci saisit vivement la lévite qu'il rencontra sous sa main, en s'écriant :

— Un prisonnier !

Ce fut une explosion d'hilarité.

Bonaparte fit de vains efforts pour se dégager

— J'en tiens un ! répétait Jérôme.

Et il tenait bien.

— Lâchez-moi donc, *Gerolamo* ! dit à la fin le Premier Consul.

— Mon frère ! s'écria le jeune Corse qui avait détaché son bandeau.

Bien qu'il ne dédaignât pas de se mêler assez souvent à ces jeux (il avait une préférence marquée pour les barres), Bonaparte refusa, ce jour-là, de prendre la place de son frère et d'accepter le mouchoir qu'il lui tendait.

Il passa chez Joséphine.

Les appartements de M^{me} Bonaparte, séparés de ceux de son mari, étaient situés au premier étage

au château. Sa chambre à coucher existe encore aujourd'hui telle qu'elle était alors. C'est une pièce en rotonde, au plafond bleu de ciel, et tendue de velours pourpre broché d'or. La lettre J est partout répétée, dans des médaillons, au dos des fauteuils, au fond des tête-à-tête en forme de lyre. Le lit, ombragé de rideaux de soie pleurant d'un riche baldaquin, représente une nef, avec un cygne d'or sculpté à la proue, ailes reployées; — c'est une merveille de légèreté et de grandeur.

Joséphine se concertait, pour sa toilette du soir, avec une de ses femmes de chambre, qu'elle congédia à l'approche de Bonaparte.

Elle se leva avec sa grâce nonchalante, et lui porta son front à baiser.

— Je suis aise de te voir, mon ami, j'ai mille choses à te dire.

— Oh! oh! si tu crois que j'ai le temps de les entendre! répliqua Bonaparte.

— Le temps! toujours le temps! dit Joséphine d'un ton boudeur; tu ne m'as jamais aimée qu'en courant.

Bonaparte ne put s'empêcher de sourire, et, s'asseyant auprès d'elle :

— Parle, lui dit-il, je t'accorde quinze minutes.

— Quelle générosité!... D'abord je veux ton opinion sur cette paire de bracelets avec leurs cadenas en brillants.

— Magnifiques!

— Ils m'iront à ravir, s'écria-t-elle.

— Je n'en doute pas, mais...

— Mais quoi? interrogea Joséphine.

— Tu vas dire que je gronde toujours... Ces bracelets doivent coûter fort cher.

— Moins que tu ne crois, répondit-elle avec un peu d'hésitation : douze mille francs.

— Non, dit Bonaparte, quinze mille.

— Qui t'a instruit?...

— Voici la facture, reprit-il en tirant un papier de sa poche.

— Oh! c'est mal de me tendre de tels pièges! murmura-t-elle, toute confuse.

Puis, son caractère aimable reprenant le dessus:

— Eh bien, dit-elle, je suis sûre que je les aurais obtenus à douze mille francs, en marchandant.

— Voyez-vous la belle marchandeuse! s'écria Bonaparte raillant.

— Je suis plus femme de ménage que tu ne sembles le croire.

— Est-ce tout ce que tu as à me dire?

— Attends donc..., reprit Joséphine; tu te rappelles sans doute que tu m'as permis d'inviter aujourd'hui et de te présenter une de mes amies, la marquise d'Ermel?

— La marquise d'Ermel? quelle sorte d'amie est-ce là? demanda Bonaparte dont les traits se rembrunirent.

— Rassure-toi; Louise est la décence et la distinction mêmes; jamais sa conduite n'a fourni de prise à la malignité.

— Tant mieux, car je suis las des grandes coquettes de ce temps, des reines de la mode, comme on les appelle!

— Mon ami, tu sais bien que je leur ai fermé ma porte, dit Joséphine avec douceur.

— Et tu as bien fait, continua-t-il en s'irritant ; la patience aurait fini par m'échapper un de ces jours... Où et quand as-tu connu cette marquise d'Ermel ?

— Je l'ai connu peu de temps avant les mauvais jours de la Révolution... il y a...

— C'est bien, interrompit Bonaparte.

— Louise est plus jeune que moi, poursuivit Joséphine ; nous nous rencontrions dans les meilleurs salons, où son excellente noblesse lui donnait accès.

— Ah ! elle est d'une ancienne noblesse ! dit Bonaparte radouci.

— De plus, Louise est fort jolie : c'est ce qu'on appelle une beauté intéressante.

— Elle a sans doute, comme tout le monde, quelque faveur, quelque grâce à me demander ?

— Aucune, mon ami.

— C'est extraordinaire ! dit Bonaparte.

— La marquise d'Ermel est riche et indépendante, ajouta Joséphine

— D'où lui vient sa fortune ?

— De son mari.

— Et ce mari, où est-il ?

— Mort dans l'émigration, je crois.

— Alors, la marquise d'Ermel est une émigrée ? dit Bonaparte.

— Non, elle n'a pas suivi son mari.

— Ah !

— Elle est restée cachée à Paris pendant la Terreur, dit Joséphine.

— Seule ?

— Je l'ignore. Je n'ai jamais osé l'interroger sur cette période de sa vie, qui paraît recéler un mystère. On a parlé du dévouement obscur d'un jeune homme du peuple.

— Du romanesque ! dit le Premier Consul en ricanant.

Il se leva.

— Allons, reprit-il, nous verrons la marquise d'Ermel... Il y a peut-être là une femme pour un de mes généraux.

— Comment convient-il que je la place à table ? demanda Joséphine.

— Entre toi et Cambacérès, répondit-il après avoir réfléchi un instant,

— Merci !... Tu sors, Bonaparte ? déjà !

— Les quinze minutes sont expirées, dit-il en consultant sa montre.

— C'est vrai.

Joséphine étouffa un soupir.

Vers cinq heures et demie, les invités du Premier Consul étaient rassemblés dans la galerie de la Malmaison.

Ces habits brodés, ces riches uniformes, ces robes de gaze, formaient un coup d'œil plein d'éclat, que rehaussaient encore les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qui décoraient cette galerie.

A un certain moment, on annonça Mme la marquise d'Ermel.

Son entrée fit sensation comme on disait autrefois. C'était bien la femme élégante et charmante qu'avait annoncée Joséphine. Petite plutôt que

grande, mais svelte, on ne lui aurait pas donné plus de vingt ans, tandis qu'en réalité elle en avait vingt-sept.

Avec autant d'agilité que lui en permettait son pied boiteux, M. de Talleyrand, toujours soucieux de belles manières envers les femmes, s'approcha de la marquise d'Ermel, qu'il avait connue autrefois.

— Madame la marquise, lui dit-il, je veux être un des premiers à saluer votre rentrée dans le monde.

— Eh quoi ! s'écria-t-elle avec un son de voix ravissant, vous vous souvenez de moi, monseigneur ?

— Oh ! oh ! monseigneur ! répéta-t-il en riant, mon évêché est bien loin !

— Excusez-moi, Excellence...

Les époux Bonaparte, entrant dans la galerie, interrompirent ce petit dialogue. Joséphine fit un excellent accueil à la marquise, et le Premier Consul lui-même trouva pour elle un mot aimable, comme il savait en trouver quand il le voulait.

On dînait à six heures à la Malmaison. Le repas fut ce qu'il était alors et ce qu'il fut toujours sous Napoléon, court et médiocre. Depuis qu'il avait failli tomber malade à la suite de ses veilles nombreuses, le grand homme se conformait à un régime sévère qui lui avait été tracé par Volney, dans une lettre remarquable, écrite à la sollicitation de Joséphine.

Mais s'il ne se plaisait pas à table, il tolérait volontiers qu'on y restât après lui. Cela gênait horriblement les gens comme Cambacérès, partagés

entre leur désir de courtoisie et leur vocation gastronomique.

Il fallait voir le Deuxième Consul s'essuyer la bouche en soupirant, et s'arracher péniblement de son fauteuil, pour suivre, à travers le salon de conversation, les évolutions capricieuses de son glorieux collègue. Cambacérès se consolait en pensant aux longs et fins soupers qui l'attendaient dans son hôtel d'Elbeuf, sur la place du Carrousel, en compagnie de d'Aigrefeuille et de Grimod de la Reynière.

Pendant la réception qui suivit le dîner, les regards de Bonaparte semblèrent plusieurs fois chercher quelqu'un.

Il était distrait en adressant la parole à Lacépède; il regardait vaguement par-dessus l'épaule de Sieyès, en s'informant de ses progrès en équitation.

C'est que Bonaparte pensait à ce jeune homme des bois de Marly, à ce Chanvallon qui s'était annoncé à lui comme un de ses invités, et qu'il n'apercevait pas.

Mais Bonaparte n'était pas fait pour se préoccuper longtemps de si peu de chose. Il secoua la tête et redevint tout entier à ses hôtes.

— Bonjour, Esménard ! dit-il à un de ceux qui venaient le saluer à tour de rôle.

Esménard était le versificateur agréable à qui on doit le poème de *la Navigation*. Il possédait les bonnes grâces du général.

— Eh bien, lui demanda celui-ci, verrons-nous bientôt paraître quelque œuvre de vous ?

— Général, répondit Esménard, ma muse est précisément en travail à l'heure qu'il est.

— Ah ! ah ! une ode ? un dithyrambe, sans doute ?

— Plus que cela..., une épopée.

— Une épopée ! répéta Bonaparte : voilà de l'ambition, monsieur.

— J'espère être soutenu par mon sujet, répondit modestement Esménard.

— Et quel est donc votre sujet ? Je suis impatient de le connaître.

— Je veux célébrer toutes les gloires artistiques, scientifiques et littéraires de la France..., sous le Consulat.

— Bravo ! s'écria Bonaparte, ravi à l'idée d'inspirer une épopée ; l'idée est magnifique ! Venez donc en causer par ici.

Il passa familièrement son bras sous celui d'Esménard et l'entraîna dans un coin isolé du salon.

— Vous me communiquerez votre plan, lui dit-il.

— C'est trop d'honneur pour moi, général.

— Il faut faire une œuvre durable, digne de votre verve, Esménard... Je vous vois d'ici écrivant sous la dictée de Calliope les noms de tous ceux qui ont illustré cette autre Renaissance !

— Général...

— Ce sera grandiose, reprit Bonaparte ; mais..., il est indispensable de faire un choix parmi ces noms.

— Telle est mon intention, dit Esménard.

— Donnez-moi un aperçu de vos listes.

-
- Je ne sais si ma mémoire me servira bien
- Oui, oui.
- Je procède donc à l'appel, et au hasard..., plus tard, je classerai.
- C'est cela.
- Esménard se recueillit.
- Je commence par les savants, dit-il : la Place, Cuvier, Monge, Fourcroy, Bertholet, Haüy...
- Très bien.
- Lalande?...
- Un athée, murmura le Premier Consul ; n'importe, je lui ordonnerai d'avoir à croire en Dieu dans les vingt-quatre heures.
- Jussieu, Parmentier, Chaptal, Millin...
- Passez, passez. Tous nos savants méritent d'être inscrits sur vos tablettes d'or.
- J'arrive aux artistes, reprit Esménard, à David...
- Une mauvaise tête, dont j'ai commencé à calmer les bouillonnements.
- ... A Vien, à Regnault, à Girodet, à Vincent, à Gérard, à Guérin...
- Bien ! bien ! interrompit le Premier Consul ; arrivez aux écrivains.
- Avant les musiciens ? demanda Esménard.
- Bah ! les musiciens, cela n'a pas d'importance... Grétry, Méhul, Lesueur, Berton...
- Cherubini.
- A merveille ! Donnez-leur du laurier autant que vous voudrez. Mais les écrivains, les écrivains ! voilà ce qui est bien plus intéressant..., et bien plus inquiétant. Voyons vos écrivains, Esménard.

— Les vôtres, général.

— Je vous écoute.

— Je prends toujours au hasard, hommes de théâtre ou poètes, journalistes ou philosophes : Daunou...

— Un républicain, dit Bonaparte.

— Bitaubé, Morellet, Mercier...

— Un original !

— Laya.

— Ou *l'Ami des lois*, ajouta Bonaparte ; il force les portes. Après ?

Esménard prononça les noms suivants en s'arrêtant après chacun d'eux, comme pour attendre une approbation ou un arrêt. Quelquefois le Premier Consul se contentait de formuler un simple jugement.

— Bouilly, dit Esménard.

— Son *Abbé de l'Épée* m'a fourni l'occasion de rendre Sicard à la liberté. Accepté.

— Lemercier.

— Il a des rêves d'indépendance, mais ses tragédies offrent quelque chose de plus mâle que celles de ses confrères.

— Bernardin de Saint-Pierre ?

— Bon pour l'immortalité.

— Suard ?

— Le vétéran des Aristarques ; approuvé.

— Delille ?

— Non ! non ! s'écria Bonaparte avec force. Écoutez : après la Terreur, Delille a chanté Georges III, et n'a jamais rien fait pour nous. Pas un vers à la gloire de nos braves ! Que dis-je ? dans une édition anglaise de ses *Jardins*, n'a-t-il pas, ce poète anti-

patriote, substitué la description de Kensington à celle de Versailles ? Rayez Delille comme il nous a rayés.

Esménard s'inclina.

— Et Baour-Lormian ? demanda-t-il.

— Bien.

— Ducis ?

— Excellent... quoique royaliste.

Esménard parut hésiter ; à la fin, il se décida à prononcer :

— Chénier ?

— Oh ! oh ! fit le Premier Consul ; un jacobin endurci qui a fait ce vers malencontreux :

Sur le front des héros les lauriers se flétrissent.

« Qu'il s'immortalise lui-même !... Continuez.

— Ségur ? articula Esménard.

— Excellent.

— Legouvé ?

— S'il m'avait consulté, je lui aurais donné des conseils pour sa tragédie d'*Épicharis et Néron*.

— De Jouy ?

— Passable, dit le Premier Consul.

Un autre nom parut encore embarrasser le nomenclateur.

— Chateaubriand ?

— Passez, fit sèchement Bonaparte.

— Arnault ?

— Ses tragédies m'ont remué

— Picard ?

— Il m'a fait rire.

- Les deux Lacretelle ?
- Médiocres et prudents ; je vous les abandonne.
- Boufflers ?
- Oui, en faveur d'*Aline*. Ah ! quel joli conte !
- Parny ?
- Diable ! dit le Premier Consul, s'il n'avait chanté que son *Éléonore*, cela serait au mieux, mais il a bafoué la religion..., ce n'est pas le moment de l'en complimenter.

Esménard poursuivit :

- Lebrun-Pindare ?
- Hum ! murmura Bonaparte ; je sais que Lebrun-Pindare s'élève quelquefois jusqu'au génie, témoins ces vers insolents :

*Ce globe est un atome où rampe avec fierté
L'insecte usurpateur appelé Majesté !*

« Il faut l'attirer à nous. Après ?

- Andrieux, Saint-Ange, Vigée, Palissot, Chénedollé, Daru, Laujon ?
- Allez toujours.
- Fontanes.
- Qui me destine, je crois, une *Napoléonide*. Je n'ai jamais été ingrat. Ensuite ?
- C'est à peu près tout, dit Esménard.
- Se ravisant :
- Faudra-t-il parler des femmes auteurs ?
- A quoi bon ? répondit Bonaparte ; la femme la plus digne d'éloges est celle qui fait le plus d'enfants... Voyons pourtant vos noms.
- Mme Cottin ? dit Esménard.



- Je n'aime pas les romans.
- M^{me} de Genlis ?
- Ni l'histoire romanesque.
- La comtesse Fanny de Beauharnais ?
- Ma tante ? vous voulez plaisanter ; elle ne se relèvera jamais du cruel distique :

Églé, belle et poète...

- M^{me} de Staël ?
- M^{me} de Staël ! répéta Bonaparte devenu pensif ; il y a quelque chose dans cette tête-là... Elle a osé dire de moi : « C'est Robespierre à cheval. » Faites à votre guise, Esménard, et revenez me lire votre épopée.

Dans une autre partie du salon, Joséphine était le centre d'un cercle plus frivole.

Elle avait fait asseoir à son côté la marquise d'Ermel. Autour de ces deux charmantes femmes, s'empressait l'élite des jeunes militaires, le madrigal aux lèvres.

En sa qualité d'amie intime de M^{me} Bonaparte, la marquise recueillait sa part de ces hommages. Elle y goûta d'abord un innocent plaisir, mais bientôt cet encens parut la fatiguer. Joséphine s'en aperçut et l'emmena dans un boudoir.

— J'ai hâte de causer avec vous seule à seule, lui dit-elle ; ici personne ne nous suivra.

— Causons donc, dit la marquise d'Ermel.

— Que pensez-vous de notre petite cour de la Malmaison ?

— Une véritable cour, en effet, et qui ne le cède



— Excusez-moi de vous avoir reconnu, général.

en rien à l'ancienne; je vous en fais tous mes compliments.

— A moi? dit Joséphine.

— Sans doute; n'en avez-vous pas été l'organisatrice? n'en êtes-vous pas la reine? répliqua la marquise.

— Ne causons pas de moi, ma chère amie... Comment trouvez-vous nos modernes conquérants?

— Aussi aimables et aussi galants que nos excourtsisans, avec cette supériorité que donne le sentiment d'une existence utile.

— Vous parlez comme un ange! s'écria Joséphine; et... n'en avez-vous particulièrement remarqué aucun?

— Aucun, répondit la marquise d'un air étonné; pourquoi me faites-vous cette question?

— Vous ne le devinez pas?

— Du tout, je vous assure.

— Je vais m'expliquer, dit Joséphine; le général Bonaparte, dont la politique se préoccupe de tout, verrait avec plaisir des alliances entre les noms anciens et les noms nouveaux.

— Ah!

— Le vôtre est beau, sans contredit, mais nous en avons de glorieux à lui opposer... et je sais beaucoup de nos jeunes guerriers qui se disputeraient l'honneur de votre main.

— Ce serait vainement, dit la marquise d'Ermel en secouant la tête.

— De la fierté?

— Oh! non!

— Cependant votre veuvage ne saurait toujours durer, reprit Joséphine.

— Je m'y suis résignée, madame, répondit la marquise, dont le visage se couvrit d'une teinte de mélancolie.

— Cela n'est pas raisonnable... à votre âge !

— Je n'ai plus que l'âge de la douleur.

— Un tel langage !... murmura Joséphine ; n'essayez pas de m'abuser, ma chère Louise, vous avez un motif.

— Eh bien, oui.

— Un motif puissant ?

— Le plus puissant de tous... un amour impossible, sans issue... pour quelqu'un que je ne peux pas épouser.

Joséphine se rapprocha de la marquise et lui prit affectueusement les deux mains.

— Voyons, lui dit-elle, laissez-moi invoquer ce titre d'amie que vous me donniez autrefois ; laissez-moi, comme autrefois, réclamer votre confiance tout entière.

La marquise baissa les yeux sans répondre.

Joséphine reprit :

— Pourquoi ne pouvez-vous pas épouser celui que vous aimez ? Il est donc marié ?

— Non.

— Peut-être son rang est-il supérieur au vôtre ?

— Lui ! s'écria la marquise d'Ermel avec un accent de triste ironie.

Ce mot l'avait trahie.

Joséphine se rappela cette légende d'un jeune

homme du peuple, à qui la marquise d'Ermel aurait dû son salut.

Elle crut avoir compris.

— Louise, achevez votre confidence.

— Je ne peux vous en dire davantage ; excusez-moi. Plus tard, peut-être...

Joséphine soupira et se leva.

— Je n'insiste pas, dit-elle, mais vous allez être cause que le Premier Consul me boudera pendant quelque temps.

Les deux femmes rentrèrent au salon.

Lorsque ce fut l'instant de se diriger vers la salle de spectacle, où, comme nous l'avons dit, les comédiens du Théâtre-Français avaient organisé une représentation, Bonaparte offrant la main à Joséphine, lui demanda négligemment :

— Savez-vous ce qu'on nous joue ce soir, ma chère ?

— Non, mon ami... Mais voici M. Fleury qui va nous l'apprendre.

En effet, Fleury, l'acteur si remarquable et si brillant dans les petits-maitres, Fleury, en sa qualité de semainier de la Comédie-Française, venait présenter au Premier Consul le programme du spectacle.

Celui-ci y jeta les yeux et laissa échapper une exclamation.

— Qu'avez-vous ? demanda Joséphine.

— Les *Châteaux en Espagne* ! dit Bonaparte ; on joue les *Châteaux en Espagne* ?...

— Eh bien ! qu'y a-t-il de singulier à cela ?

— Vous ne pouvez pas me comprendre, ma chère.

Et, se parlant à lui-même, Bonaparte ajouta :

— J'y suis à présent ! Ma rencontre de ce matin, mon quidam du bois de Marly, qui récitait une tirade des *Châteaux en Espagne*... tout s'explique : la bizarrerie et la malice de ses réponses, son refus de se faire connaître... C'était un acteur, un des acteurs qui doivent jouer ce soir. Voilà mon invité mystérieux !

L'animation du Premier Consul excitait au plus haut point l'étonnement de Joséphine.

La pièce commença.

Bonaparte n'y prêta qu'une médiocre attention, Ses prédilections n'étaient pas pour la comédie. Il jugeait inutile l'étude des sentiments bourgeois. Selon lui, le théâtre ne devait être qu'une école de patriotisme, dans le sens le plus élevé, et le répertoire tragique de Corneille était son idéal.

Et puis, ce soir-là, ce n'était pas la pièce qui l'intéressait, — c'étaient les acteurs.

Les acteurs s'appelaient Baptiste aîné, Fleury, Michot.

Baptiste aîné jouait le rôle de Dorlanges, l'homme aux châteaux, créé par Molé ; Fleury jouait l'amoureux Florville ; Michot, représentait Victor, le petit Victor

... Sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité.

Le Premier Consul les connaissait tous, au moins de vue.

Il attendait Chanvallon.

Il l'attendait de scène en scène.

— Si bien grisé qu'il soit, il n'échappera pas à la certitude de mon coup d'œil, pensait-il.

Mais les actes succédaient aux actes, les scènes succédaient aux scènes, et Chanvallon ne paraissait pas.

Le dépit du Premier Consul allait croissant.

Il consultait de temps en temps le programme avec une impatience qui n'échappait à personne, et dont le secret aurait surpris bien du monde.

Enfin, les *Châteaux en Espagne* s'achevèrent sans que Chanvallon y eût figuré, même au dernier plan.

— C'est inconcevable, grommela le Premier Consul.

Le rideau venait de tomber.

— Qu'avez-vous ? osa demander Joséphine ; vous avez paru inquiet pendant tout le spectacle,

— Inquiet ! où avez-vous pris cela ? répliqua Bonaparte avec humeur.

— Est-ce que la pièce ne vous aurait pas amusé ?

— Mais si, je vous assure... Il y a de l'observation, des traits heureux... Je veux même féliciter les acteurs.

A l'heure du départ des invités de la Malmaison, les pensionnaires du Théâtre-Français se trouvèrent rangés à une distance respectueuse des regards de Bonaparte.

Il vint à eux.

— Messieurs, leur dit-il, vous m'avez réconcilié avec la comédie... C'est très bien, très bien...

Les acteurs s'inclinèrent.

Bonaparte les examina les uns après les autres, et reprit :

— Est-ce que parmi vous il n'y en aurait pas un qui s'appelle Chanvallon ?

A cette interrogation, les acteurs s'entre-regardèrent en souriant et en hésitant.

Le régisseur Florence prit la parole.

— Général, dit-il, nous savions que vous connaissiez les noms de tous vos soldats, mais nous ignorions que ceux de nos moindres collègues vous étaient connus.

— Expliquez-vous, dit Bonaparte.

— Ce Chanvallon, dont vous voulez bien nous informer...

— Eh bien ?

— C'est notre souffleur, dit Florence.





III

LE surlendemain de ce décadi, le ministre de la police, Joseph Fouché, se présenta au Tuileries à l'heure accoutumée de son travail avec le Premier Consul.

Imaginez une face morte et ridée, des yeux sans lueur, de grandes oreilles, vous aurez l'exoratorien à quarante-huit ans.

C'était l'impassibilité de Talleyrand, moins la finesse du sourire et l'air d'aristocratie.

Fouché était, avec Talleyrand, un des *indispensables* de Bonaparte. Tous deux étaient subis sans être aimés.

Aussi Bonaparte ne prit-il point la peine de se retourner lorsqu'un huissier lui jeta le nom du ministre de la police.

Celui-ci demeura quelque temps immobile, debout, silencieux.

— Eh bien, monsieur, finit par lui dire le Premier Consul, qu'est-ce que vous venez m'apprendre, aujourd'hui ? Etes-vous toujours alarmiste ? redou-

tez-vous toujours le réveil des anciens partis ?

— Plus que jamais, général, répondit Fouché.

— J'en étais sûr... Ah ! vous avez un zèle infatigable !

— La plus simple des vigilances, voilà tout.

— Et, sans doute, reprit Bonaparte, vous venez m'informer de quelque conspiration nouvelle ?

— Justement, général.

— Prenez garde, monsieur le ministre ; je commence à me blaser sur vos prétendues découvertes.

— Mon devoir n'en est pas moins de continuer à veiller sur vos jours, répondit Fouché.

— Mes jours auraient donc été de nouveau menacés ? interrogea Bonaparte, demi-sérieux, demi-raillieur.

— Oui, mon général, pas plus tard qu'avant-hier.

— Avant-hier, j'étais à la Malmaison.

— Ce n'est pas à la Malmaison que le complot a été organisé.

— Je l'espère bien.

— Mais dans le bois de Marly.

— Ah ! dit Bonaparte, devenu attentif.

— On savait que vous aviez l'habitude de diriger de ce côté vos promenades solitaires, et avant-hier on vous attendait sur divers points.

— Qui ?

— Une dizaine d'individus armés, revêtus de différents déguisements.... Heureusement ma police veillait, et elle a pu capturer la plupart d'entre eux. Je suis sur la piste des autres.

Le Premier Consul s'était mis à marcher dans la chambre.

— Quels sont ces gens-là ? demanda-t-il.

— Il y en a de toute sorte, répondit Fouché ; c'est ce qui fait croire à l'importance du complot, et surtout à l'existence d'une affiliation considérable et mystérieuse.

Le Premier Consul se tut. Au bout de quelques minutes, il dit en interrompant sa marche :

— Vous devez avoir la liste de leurs noms ?

— Oui, général.

— Montrez-la-moi.

— Voici, général.

Bonaparte parcourut rapidement le papier que lui présentait Fouché.

— Des nobles, comme toujours, murmura-t-il ; des émigrés, des Vendéens... Votre complot, Fouché, ne sort pas de l'ordinaire.

— Peut-être.

Bonaparte continuait à lire, lorsque tout à coup il poussa une exclamation de surprise.

— Allons, dit-il, ce n'est pas possible !

— Quoi, général ?

— Quel nom avez-vous inscrit... là... au bas de la page... le dernier ?

— Chanvallon, dit Fouché.

— Chanvallon, répéta le Premier Consul ; vous en êtes bien sûr ?

— Mais...

— Etes-vous renseigné sur ce Chanvallon ?

Le ministre de la police leva les yeux avec surprise sur le Premier Consul.

Il ne concevait rien à son agitation,

— J'avoue, répondit Fouché que le temps m'a un peu manqué pour compléter mes renseignements... Je sais seulement que ce Chanvallon est une espèce de pauvre diable...

— Mieux que cela, monsieur.

— Vous le connaissez, général ?

— C'est lui qui, dimanche, m'a sauvé de cette embuscade dont vous venez de parler.

Fouché recula de quelques pas.

— Général, parlez-vous sérieusement ? demanda-t-il.

— Très sérieusement.

— Vous me confondez.

— J'en ai confondu de plus habiles que vous, répliqua Bonaparte, enchanté de ce petit triomphe sur son ministre de la police.

Fouché se courba sous cette réplique sans que sa physionomie parût exprimer le moindre mécontentement.

Pourtant, il était piqué au jeu.

Il reprit :

— Puisque les choses sont ainsi, il faut que ce Chanvallon soit un traître.

— Pourquoi cela ? dit le Premier Consul.

— Parce qu'on a trouvé chez lui des papiers qui prouvent sa participation à ce complot.

— Étrange !

Bonaparte réfléchit et dit au ministre de la police :

— Continuez à instruire cette affaire, mais n'en laissez rien transpirer dans le public.

— Malheureusement, dit Fouché, quelques arrestations n'ont pu se faire en secret.

— Quelle maladresse ! s'écria Bonaparte. Allez, et tenez-moi au courant de tout cela.

Fouché était à peine sorti que l'huissier de service venait dire au Premier Consul :

— Général, M^{me} la marquise d'Ermel demande instamment à être introduite auprès de vous.

La surprise de Bonaparte ne fut pas médiocre.

— Faites entrer, dit-il.

Il alla au-devant de la marquise d'Ermel.

Elle était pâle, et ses traits décelaient une violente agitation.

— Je ne m'attendais pas au plaisir de vous revoir si tôt, madame, dit Bonaparte.

— Excusez la liberté que j'ai osé prendre, général, murmura-t-elle en sentant ses genoux défaillir.

— Remettez-vous, madame, reprit-il en lui avançant un fauteuil.

Et impatient de connaître le motif de sa visite :

— Veuillez me faire savoir ce qui vous amène.

— Une grâce à vous demander, général...

Bonaparte eut un sourire qui signifiait : *Déjà !*

— Parlez, madame, dit-il.

— On a arrêté hier et incarcéré une personne à laquelle j'ai plusieurs raisons de m'intéresser.

— Du moment que vous vous intéressez à cette personne, elle ne saurait être bien coupable, j'imagine.

— Elle ne l'est pas du tout, général ! s'écria la marquise d'Ermel.

— Alors sous quel prétexte l'a-t-on arrêtée ?

— Un prétexte, comme vous dites..., quelque chose d'absurde...

— Mais encore ?

— Un prétendu complot, répondit la marquise, dont la voix tremblait.

— Ah ! dit Bonaparte, indifférent en apparence.

— Rien de sérieux ni de probable.

— Un complot... contre qui ?

— Je l'ignore... Un complot contre le gouvernement, sans doute, comme tous les complots...

La marquise se troublait visiblement.

— Je connais cette affaire, dit Bonaparte. Fouché vient de m'en instruire à l'instant ; le complot existe réellement : il était dirigé contre moi.

— Contre vous, général ? C'est impossible !

— J'en ai la preuve entre les mains,

— Eh bien ! un complot, soit..., c'est possible..., je ne sais pas... Mais, ce qui est certain, c'est qu'on a enveloppé un innocent parmi les auteurs de ce complot.

— J'en serais surpris, dit Bonaparte ; la police de Fouché se trompe rarement.

— Elle s'est trompée, général, elle s'est trompée, je vous l'affirme... Il ne peut y avoir qu'erreur ou méprise, je vous le jure !

— Cette chaleur...

— Est celle qui se doit à tout individu injustement accusé.

Le Premier Consul garda le silence.

Après quelques réflexions, il dit à la marquise d'Ermei

— Ainsi, madame, vous répondez de la parfaite innocence de cet individu?

— J'en réponds.

— Sur votre honneur de marquise?

— J'en réponds, répéta-t-elle, haletante d'espoir.

— C'est bien, dit Bonaparte; je vais vous signer un ordre d'élargissement.

Il prit une plume.

— Où votre protégé est-il détenu?

— A la Conciergerie.

— Quel est son nom?

Bonaparte s'attendait à entendre nommer quelque noble, un de ceux dont il venait de parcourir la liste.

Il fut surpris de voir la marquise hésiter à cette question, pourtant si naturelle.

— Eh bien? dit-il.

— Général, balbutia-t-elle, mon protégé est un homme sans naissance.

— Peu m'importe!

— Son obscurité aurait dû suffire à le préserver de toute dénonciation.

— Encore faut-il que je sache comment il s'appelle!

— Il s'appelle Chanvallon, dit la marquise d'Ermel.

Le Premier Consul était destiné à marcher d'étonnement en étonnement.

Il rejeta la plume loin de lui par un mouvement dont il ne fut pas maître.

— Toujours ce nom! s'écria-t-il; est-ce une gageure, à la fin?

— Général..., prononça la marquise sans rien comprendre à cette exclamation.

— Se moque-t-on de moi? Ai-je affaire à Dugazon ou au mystificateur Musson? Qu'est-ce que c'est que cet homme qui est partout, qui se trouve mêlé à tout? Assez d'énigmes comme cela!

— Une énigme! répéta machinalement la marquise en suivant avec inquiétude les gestes de Bonaparte.

— Je veux voir clair dans cette affaire, continua-t-il en se promenant à grands pas.

Puis, s'arrêtant tout à coup devant la marquise :

— Madame, vous avez pu apprécier jusqu'à ce moment combien ma discrétion était grande.

— Que voulez-vous dire, général?

— Mais maintenant j'ai besoin de connaître la vérité, toute la vérité.

— Expliquez-vous.

— Je désire que vous me disiez la nature de vos rapports avec ce M. Chanvallon.

— Je pourrais m'y refuser, répondit la marquise offensée.

— Comme vous voudrez.

Elle eut peur, et surmontant un sentiment de dignité :

— L'intérêt que je porte à M. Chanvallon, dit-elle, m'est dicté par la reconnaissance. Il a sauvé mes jours dans des circonstances difficiles, à l'époque de la Terreur.

Bonaparte eut un sourire presque dédaigneux.

— Je comprends, dit-il; il vous a cachée en se cachant lui-même.

La marquise d'Ermel sentit le trait et répondit en se redressant :

— Il n'y avait alors aucun déshonneur à cela... Rappelez-vous, général, que votre beau-fils chéri, Eugène de Beauharnais, est demeuré caché pendant le même temps dans la boutique d'un menuisier, à Croissy.

— C'est vrai, dit Bonaparte; veuillez recevoir mes excuses, madame la marquise... Mais parce que M. Chanvallon a préservé vos jours, cela ne prouve pas qu'il n'ait pas voulu attenter aux miens.

— Je croyais vous avoir répondu de lui et avoir engagé mon honneur comme garant du sien.

Bonaparte était embarrassé.

Il sortit violemment de cette situation, selon sa coutume.

— Madame la marquise, vous me voyez au regret d'être obligé de revenir sur ma première décision; mais les intérêts du gouvernement que je représente me le commandent.

— Ainsi cet ordre d'élargissement...

— N'est retardé que de quelques heures, je l'espère.

La marquise soupira, et, rencontrant le dur regard de Bonaparte, elle jugea qu'il était inutile d'insister.

Il la reconduisit jusqu'à la porte de l'appartement.

Une fois seul :

— C'est réellement une jolie femme, pensa-t-il;

il ne faut pas que son veuvage se prolonge plus longtemps... Cela serait injurieux pour mes officiers... Voyons, cherchons celui que je pourrais bien lui faire épouser... Oui, Lafosse... Il est beau, brave... Capitaine à vingt-six ans, adjudant général à vingt-neuf, général de brigade à trente-deux, cela fera un excellent mari... Je me charge de son avancement... Mais si elle refuse?... Il y a dans son regard quelque chose de fier et d'obstiné que j'ai surpris plusieurs fois...

Bonaparte demeura rêveur pendant quelques moments.

Il se frappa le front.

— Bon ! s'écria-t-il, n'ai-je pas le moyen de lui arracher son consentement ? Ce Chanvallon que j'oubliais !...

Bonaparte reprit la plume qu'il avait jetée et traça ces lignes à l'adresse de Fouché :

« M'envoyer d'ici à ce soir une note aussi complète que possible sur le nommé Chanvallon.

« M'envoyer également tous les papiers et toutes les lettres saisis chez lui. »

L'huissier allait sortir, emportant cette dépêche, lorsque le Premier Consul le rappela.

Bonaparte se remit à sa table et griffonna un second billet.

— Ceci au général Lafosse, dit-il.

Un roulement de tambours, mêlé à un grand bruit d'armes, vint changer le cours de ses préoccupations.

Il y avait une revue annoncée pour ce jour-là sur la place du Carrousel.

Bonaparte consulta la pendule, prit sur un meuble un chapeau sans galon, et se dirigea vers le grand escalier.

Il portait un uniforme d'une simplicité outrée, sans aucune broderie.

Pour contenance, un fouet à la main.

Ce n'était pas qu'il détestât la pompe extérieure; en d'autres occasions il se montrait avec complaisance sous un magnifique habit de velours violet, dont l'or dissimulait toutes les coutures. Plus tard, pendant la période impériale, on le vit se vêtir de satin blanc à rosettes et à bouffettes, s'affubler d'un petit manteau et se coiffer de plumes comme un troubadour du théâtre Feydeau.

En toutes choses, il tenait à étonner.

Les salles du palais des Tuileries étaient remplies d'un grand nombre de personnes qui attendaient sa présence, contenues par les huissiers à chaîne et les domestiques à la livrée vert et or.

Un murmure flatteur, mais respectueux, salua son passage.

Il ne regarda personne et descendit rapidement l'escalier, bordé de deux haies de soldats.

Son état-major l'attendait sous le vestibule.

Si, pour étonner le peuple parisien, Bonaparte avait compté sur le contraste de sa mise avec celle de ses généraux et de ses aides de camp, il faut convenir qu'il y avait complètement réussi.

Ceux-ci éblouissaient le regard par leurs riches pelisses, leurs épaulettes étincelantes, leurs armes précieuses, les selles splendidement ouvragées de leurs chevaux.

Bonaparte monta sur son cheval blanc, qui piaffait d'impatience.

La place du Carrousel offrait en ce moment un imposant tableau, favorisé par un soleil superbe.

Dans la cour étaient rangés en bataille plusieurs régiments d'infanterie.

Au delà de la grille, sur la place, s'étendait la cavalerie, au milieu de laquelle la petite troupe des mamelucks se faisait remarquer par l'étrangeté de son costume.

La foule apparaissait à toutes les issues de cette place.

Lorsque le Premier Consul parut à cheval, ce fut une immense clameur.

Les tambours battirent aux champs.

Il parcourut d'abord le front de bandière, suivi à distance de son brillant cortège.

Puis il dépassa la grille.

Là, il se trouva en communication plus intime avec le peuple, qui avait toutes les peines du monde à ne pas franchir les lignes militaires.

Les femmes agitaient leurs mouchoirs ; les hommes levaient leurs chapeaux. Tous les visages respiraient l'enthousiasme, la confiance. Le 18 brumaire était oublié. Que dis-je ? il était absous, approuvé.

Les vivats retentissaient, poussés dans l'ordre suivant :

— Vive le général Bonaparte !

— Vive le Premier Consul !

— Vive la République !

Bonaparte saluait gravement, d'un air rêveur.

Revenu dans la cour du Carrousel, il voulut parcourir à pied les rangs de l'infanterie.

Plus attentif, une main derrière le dos, l'autre dans son gilet, il jetait de rapides regards à droite et à gauche.

Il s'arrêtait dès que le premier soldat venu lui présentait les armes pour lui demander quelque chose.

— Prenez note de cela, disait-il à l'un de ses aides de camp, après avoir écouté.

Et il passait.

Les moindres détails lui sautaient aux yeux.

— Qu'as-tu à ton pied? demanda-t-il à un jeune soldat.

— Moi, général? fit celui-ci troublé... Ah! c'est ma guêtre qui est défaite.

Bonaparte était déjà loin.

De temps en temps, il prenait du tabac dans une petite boîte d'écaille.

Revenu devant la porte des Tuileries, son attention se porta sur les personnes qui, par faveur, occupaient les fenêtres du rez-de-chaussée; et ayant reconnu M^{me} Grassini, la cantatrice, il se mit à la regarder aussi tranquillement que s'il eût été au théâtre.

La chronique prétendait que Bonaparte, en Italie, avait eu des soins pour cette belle personne.

Il s'avança vers elle.

— Vous venez donc nous voir, madame Grassini? lui dit-il; vous n'avez pas craint le soleil pour votre teint?

Et, sans lui laisser le temps de répondre, il se retourna du côté de ses troupes.

Il remonta à cheval pour commander quelques manœuvres.

Une d'elles excita particulièrement l'admiration générale.

L'infanterie s'étalait en ligne d'un bout du Carrousel à l'autre, c'est-à-dire du pavillon de Marsan au pavillon de Flore.

Le mouvement en voie d'exécution était la charge à la baïonnette.

Bonaparte, adossé au pavillon de l'Horloge, voyait arriver à lui, le pas pressé, cette longue, droite et étincelante barre de fusils.

Soit distraction, soit tout autre motif, il ne se hâtait point de commander *halte* !

Ce ne fut que lorsque ce rempart de baïonnettes se trouva à deux lignes de son cheval, et au moment où un inexprimable sentiment d'inquiétude étreignait toutes les poitrines, que le mot attendu sortit de sa bouche, prononcé d'une voix forte.

Lors du défilé, qui s'opéra au son d'une musique déjà supérieure, on fut frappé de la bonne mine d'un bataillon de marins, qui portaient, parmi leurs armes, des grappins d'abordage.

La revue terminée, Bonaparte se rendit dans la salle du corps diplomatique, où étaient réunis les deux autres consuls, et où devait avoir lieu la présentation de plusieurs étrangers de distinction.

Cette salle était presque entièrement décorée avec les drapeaux conquis.

Le consul Lebrun et le consul Cambacérès

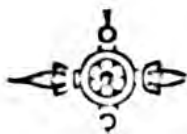
étaient vêtus tous deux d'habits d'écarlate brodés d'or.

Sous ce riche costume, Lebrun semblait regretter le temps où il traduisait *le Tasse*, dans un humble réduit. Sa tête, couronnée de cheveux blancs, ses traits affables, ses manières engageantes, tout en lui décelait un sage et un philosophe,

L'attitude de Cambacérés était plus roide, plus prétentieuse ; son regard était plus fauve, sa voix était plus aigre.

Auprès d'eux se tenait le grand juge, en costume de cérémonie, lui aussi.

Les présentations commencèrent.





IV

ORSQUE Bonaparte rentra dans son appartement, il trouva le général Lafosse qui l'attendait.

Le général Lafosse était un des beaux hommes de l'armée. Il en était aussi un des plus vaillants et des plus honnêtes. Il avait connu Bonaparte à Nice et s'était pris pour lui d'une affection qui ne s'était jamais démentie. Bonaparte savait ce que valait cette affection ; il tutoyait Lafosse.

Par malheur, l'intelligence d'Augustin-Martial Lafosse avait ses barrières. Son éducation avait été négligée, comme celle de plusieurs de ses compagnons d'armes arrivés ainsi que lui aux plus hauts grades par la seule force de leur bravoure. Le digne militaire suppléait à ce qui lui manquait par une franchise de langage qui lui faisait souvent rencontrer l'originalité.

— Vous m'avez fait demander, général ? dit-il au Premier Consul.

— Oui, mon brave camarade.

— Est-ce qu'il y aurait quelque nouvelle expédition sous roche ?

— Pas pour le moment. Le vent est aujourd'hui à la paix.

— Tant pis !

— Tu es le contraire de tout le monde, dit Bonaparte ; pourquoi tant pis ?

— Parce que la paix n'est pas mon élément. Mon épée se rouille dans le fourreau. Que voulez-vous ? je ne suis qu'un soldat : or, qu'est-ce que c'est qu'un soldat qui ne se bat pas ?

— Patience ! répondit Bonaparte en souriant.

— Patience est bon à dire ; en attendant, je crève d'oisiveté et d'ennui.... Oh ! excusez, général !

— Je ne peux cependant pas mettre le feu à l'Europe pour te distraire.

— Hélas !

Ce soupir fut poussé avec une telle sincérité comique que le Premier Consul ne put s'empêcher d'en rire.

Lafosse continua :

— Si vous vouliez seulement...

— Quoi donc ?

— Pousser une petite reconnaissance sur les côtes d'Angleterre.

— Rien que cela !

— Ou sur le territoire de l'Autriche..., je ne tiens pas absolument au pays.

— On verra, prononça Bonaparte.

— Ah ! qui me rendra nos campagnes d'Italie, nos marches forcées, nos nuits à la belle étoile,

nos hardis coups de main, toute cette vie d'aventures et de conquêtes qui gonfle le cœur, éclaire le cerveau et fait le sang plus rapide ?

— Autre temps, autres passe-temps !

— Eh ! quels passe-temps pourraient valoir ceux-là ? continua le général Lafosse avec feu. Guider vers l'ennemi une légion d'hommes résolus, sentir sur son front le frisson du drapeau, voir le soleil se refléter sur l'acier d'une épée, n'est-ce pas là le bonheur ?

— Ou, du moins, une variété de bonheur..., j'en conviens, dit Bonaparte ; mais nous ne pouvons pas continuellement guerroyer, mon brave Lafosse, et entre deux expéditions il faut s'arranger pour être heureux d'une autre manière.

— Impossible ! général.

— Tu vas voir... J'ai pensé à faire quelque chose de toi.

— Un courtisan ? dit Lafosse en secouant la tête par avance de refus.

— Non, je t'estime trop pour cela.

— Un ministre ? un ambassadeur ?

— Pas davantage ; tu n'entends rien à l'administration ni à la diplomatie.

— C'est vrai. Quoi donc, alors ?

— Un mari.

Le général Lafosse regarda Bonaparte d'un air stupéfait.

Puis il éclata de rire.

— Que dis-tu de mon projet ? demanda le Premier Consul après avoir, non sans impatience, attendu la fin de cet accès d'hilarité.

— Ce que j'en dis ?

— Oui.

— Je dis, général, que la plaisanterie est excellente.

— Mais ce n'est pas une plaisanterie, monsieur ! répliqua Bonaparte en le regardant en face.

Ce mot de *monsieur* ramena Lafosse au sentiment de la hiérarchie.

Il murmura ces paroles :

— Quoi ! c'est sérieusement que vous me proposez de me marier ?

— Très sérieusement.

— J'étais loin de m'y attendre, général.

— Pourquoi cela ? dit gravement Bonaparte : le mariage est un des moyens de ma politique. Tant pis pour toi si tu ne me comprends pas ! J'ai marié Junot à mademoiselle de Permon ; j'ai marié Savary à mademoiselle de Faudoas ; j'ai marié Duroc à la fille du banquier Hervas ; j'ai marié Murat, Bernadotte ; je veux te marier à ton tour ; c'est bien simple.

— Bien simple !... marmotta Lafosse.

— Allons, décidément, tu ne me comprends pas.

— Pardonnez un premier mouvement de surprise, général.

Les deux hommes étaient debout.

Le Premier Consul garda le silence pendant quelques secondes.

A la fin, se déridant, il alla au général Lafosse et lui pinça l'oreille, ce qui était chez lui un indice de bonne humeur.

Lafosse subit sans broncher cette familiarité d'un goût détestable.

Bonaparte lui dit :

— J'ai choisi la femme qu'il te faut, mon vieux camarade.

— Vous êtes trop bon, général.

— Tu peux te fier à moi sous tous les rapports de convenance.

— Je suis absolument tranquille, ajouta Lafosse; pourtant...

— Pourtant quoi ?

— Sans être absolument curieux, je ne serais pas fâché d'avoir quelques renseignements sur la personne que vous me destinez.

— C'est trop juste, dit Bonaparte; sache donc qu'elle est jolie.

— Je l'espère bien.

— Jeune encore.

— Encore?... répéta Lafosse en faisant la grimace.

— Oh ! rassure-toi, dit Bonaparte ; vingt-six à vingt-sept ans.

— Age raisonnable.

— Surtout pour une veuve.

— Ah ! elle est veuve ! dit le général Lafosse, soucieux.

— Cela te contrarie ?

— Dame !

— Tu la verras... c'est la plus ravissante femme qui soit à Paris.

— C'est égal, j'aurais préféré...

— Bah ! n'ai-je pas épousé une veuve, moi ? dit Bonaparte.

Le mot était sans réplique.

Bonaparte continua :

— Ajoute à ses agréments personnels et à tous ceux que donne une grande éducation, une fortune.

— Je n'y tiens pas.

— Cinquante à soixante mille francs de rente, prétend-on.

— C'est trop ! s'écria le général Lafosse.

— J'équilibrerai vos deux situations, dit le Premier Consul.

— Ensuite ?

— Que veux-tu savoir de plus ? Sa réputation est intacte. Enfin, c'est un vrai cadeau que je te fais en te donnant la marquise d'Ermel.

Le général Lafosse releva la tête.

— Une marquise ! dit-il, c'est une marquise,

— Oui.

— C'est une marquise que vous voulez me faire épouser... à moi ?

— Sans doute.

— Vous n'y pensez pas, général ; vous connaissez bien mes principes.

Bonaparte eut un mouvement d'épaules.

— Tes principes ! tes principes !..... je les ai oubliés ; quels sont-ils ?

— Haine de la noblesse et amour de la République ! répondit Lafosse.

— Ah !... tu es toujours républicain ? dit lentement le Premier Consul.

— Toujours !... Et vous, général ?

— Moi ?

A cette question, adressée à bout portant, le Premier Consul tressaillit.

Il pencha la tête, et se tut.

Puis, comme s'il sortait d'un rêve, il répondit enfin :

— Moi aussi, mon cher Lafosse, moi aussi.

— A la bonne heure !

— Mais, pour le moment, tes principes doivent s'effacer devant mes projets.

— Cependant, mes répugnances...

— Tu feras taire tes répugnances. Niais ! tu ne vois donc pas que j'anéantis la noblesse, en l'incorporant, pour ainsi dire, dans mon armée ?

— Je n'avais pas envisagé la question à ce point de vue ; dit le général Lafosse. C'est égal, moi, Augustin-Martial, m'embarrasser d'une poupée !... On me raillera.

— Pas plus que les autres.

— Mes habitudes ne sont pas celles des salons ; mon langage se ressent de la vie des camps. Votre marquise m'acceptera difficilement.

— J'en fais mon affaire, dit le Premier Consul.

— J'ai tous les défauts antipathiques aux petites maîtresses.

— Tu ne parles pas de tes qualités ; tu es trop modeste.

— Je fume, je bois, je jure.

— Tu te corrigeras... ou elle te corrigera.

— Pauvre femme ! je la plains à l'avance, dit le général Lafosse.

— En attendant, prépare-toi à m'obéir ; je te

ménagerai d'ici à quelques jours une entrevue avec la marquise d'Ermel.

— Déjà !

— Et, à la première occasion, je te promets un commandement dont tu seras content, mon brave camarade.

— Vrai ? s'écria Lafosse en relevant la tête et en reprenant son ton joyeux ; allons, je l'aurai bien mérité !

Le Premier Consul lui tendit la main.

Le général Lafosse la serra chaleureusement et se retira.

En descendant l'escalier, il répétait entre ses dents :

— Que le diable m'emporte si, en venant ici, je m'attendais à m'en retourner marié





V

Voici les papiers relatifs à Chanvallon qui furent adressés par Fouché au Premier Consul :

D'abord, une note rédigée par un employé de la police de sûreté ;

Ensuite, un cahier écrit de la main de Chanvallon, journal intime où il résumait ses impressions et ses pensées ;

Puis, un rapport sur la conjuration dont il était accusé de faire partie.

Nous allons donner ces trois documents.

NOTES CONFIDENTIELLES SUR LE SIEUR CHANVALLON

« Armand-Noël-François Chanvallon, deuxième souffleur du Théâtre-Français, demeurant cour Saint-Guillaume.

« Personnalité modeste, inoffensive en apparence, mais douée d'une intelligence singulière.

« Quoiqu'il cherche à s'effacer, il a été mêlé à des personnages et à des événements d'une certaine importance.

« Il est le fils d'un intendant du comte de la Ville-Heurtaut, qui le prit en affection dès sa plus tendre enfance pour ses aptitudes précoces et diverses. Le jeune Chanvallon fut élevé avec la fille du comte ; il en résulta entre les deux enfants une intimité qui ne s'est jamais démentie, même lorsque Louise de la Ville-Heurtaut est devenue marquise d'Ermel.

« A cette époque, Chanvallon passa du service du comte à celui du marquis.

« Dès les premiers grondements de la révolution, le marquis d'Ermel, homme pusillanime, usé, frivole, déjà vieux, se hâta de passer à l'étranger. Sa femme resta pour veiller sur ses biens. Deux voyages que Chanvallon fit à Londres, vers ce temps-là, laissent à supposer qu'il avait été chargé par elle de mettre sa fortune en sûreté. Ces déplacements d'un individu de si mince importance passèrent inaperçus. Quelques mois après, lorsque la marquise d'Ermel voulut aller rejoindre son mari en émigration, il était trop tard.

« Un mandat d'incarcération fut lancé contre elle par les agents du terrorisme. Prévenue à temps, on ne sait par qui ni comment, elle put s'y soustraire.

« Depuis, on a acquis la conviction qu'elle avait vécu cachée, par les soins de Chanvallon, dans une famille d'ouvriers de la rue Saint-Jacques, section du Val-de-Grâce,

« Aujourd'hui que la marquise d'Ermel a repris son rang dans la société parisienne, avec sa fortune d'autrefois, il semble qu'elle n'ait plus que de rares relations avec Chanvallon.



— Qui t'a instruit ?

« Ces faits, successivement exposés, suffisent à faire apprécier le sieur Chanvallon comme un homme habile autant que dévoué, capable de suivre une idée, de concevoir un plan et de l'exécuter. Bref, il n'est pas « le premier venu », comme il voulait le faire croire, par je ne sais quel motif.

« Quant au caractère de son affection pour la marquise d'Ermel, il apparaît suffisamment dans les feuillets ci-joints; aussi, nous abstiendrons-nous de tout commentaire. »

Les feuillets en question formaient un ensemble assez volumineux.

A des réflexions, à des méditations amoureuses se mêlaient des récits inspirés par les événements du dehors.

Nous en détacherons quelques-uns.

Le premier fragment se rapporte à l'époque de la vie retirée de la marquise d'Ermel.

« 22 brumaire.

« Le ciel politique s'éclaircit.

« Je vois venir le temps où elle n'aura plus besoin de moi.

« Ah! pourquoi la Terreur n'a-t-elle pas duré davantage ?

« Depuis quelques semaines, elle sort beaucoup moins avec moi.

« Je ne m'abuse pas sur les raisons qu'elle me donne.

*
* *

« Je n'ai jamais osé lui parler de mon amour.

« Elle m'aurait fait rentrer sous terre avec un seul de ses regards.

« Pourtant, il est impossible qu'elle l'ignore.

« Mais elle ne m'aime pas, voilà tout. Elle n'a que de la reconnaissance pour moi.

« De la reconnaissance !

* *

« Se remariera-t-elle ?

« Je l'ai interrogée un jour à ce sujet. Son front s'est rembruni ; elle a fait un signe de tête négatif, — en évitant de me regarder.

« Il se peut cependant qu'elle change d'idée ; il se peut que quelqu'un réussisse à lui plaire.

« Qu'est-ce que je deviendrai alors ?

« Et quel parti prendrai-je ?

« Chaque fois que cette pensée s'empare de moi (et plus je vais, plus j'en suis obsédé), mes poings se crispent, mes yeux s'allument d'un feu sombre...

« Je sens alors que je ne suis pas bon.

* *

« Il devient de plus en plus indispensable que j'exerce une profession.

« Mais laquelle ?

« Il faudrait quelque chose d'exceptionnel, et cependant de facile.

« Je réfléchirai...

* *

« Le théâtre a toujours été un de mes plaisirs préférés.

« Dès mon enfance, mon père me conduisait au Théâtre-Français, pour lequel il avait une vive prédilection. J'ai hérité de cette prédilection; et, depuis dix ans environ, je ne crois pas avoir laissé passer une semaine (en dehors de mes absences de Paris) sans aller m'asseoir au moins une fois à ma place accoutumée au parterre, *côté cour*.

« Cette assiduité a fini par m'attirer l'attention des comédiens. Quelques-uns ont bien voulu m'aborder dans la rue pour me remercier de mes applaudissements, qu'ils avaient discernés et qu'ils trouvaient marqués au coin du meilleur goût. Naturellement !

« Au nombre de ceux-ci, l'acteur Florence semble m'avoir voué une estime particulière. Nous nous rencontrons fréquemment dans le jardin du Palais-Royal ou dans les galeries; nous nous promenons ensemble, en causant des nouvelles dramatiques. C'est un excellent homme, dont le ton un peu tranchant déconcerte au premier abord, mais qui gagne à être connu. Il tient au Théâtre-Français l'emploi des raisonneurs dans la comédie et des confidents dans la tragédie; ses principaux rôles sont Ariste, du *Méchant*, Préval, du *Mariage secret*, et Thérémène, de *Phèdre*.

« — Vous avez l'air aujourd'hui plus soucieux que d'habitude, m'a dit tout à l'heure le comédien Florence devant le perron.

« — C'est vrai, ai-je répondu.

« — Quelque amourette sans doute.

« — Non.

« — Cela est de votre âge cependant.

« — Ma préoccupation a une cause plus sérieuse, ai-je continué; je souffre de mon oisiveté. Il n'est pas naturel à mon âge de vivre sans rien faire, de traverser le monde en simple passant.

« — Je connais beaucoup de gens qui n'auraient pas vos scrupules, dit Florence.

« — Considérez que je suis plus pauvre que vous ne semblez le croire.

« — C'est différent. Travaillez alors.

« — Je ne sais aucun métier.

« — Pourquoi ne vous feriez-vous pas comédien ? dit Florence en riant.

« — Ne me raillez pas ; vous voyez que je suis sérieux.

« — Écoutez, reprit-il d'un autre ton, vous contenteriez-vous d'un emploi modeste, en harmonie toutefois avec vos aptitudes littéraires ?

« — N'en doutez pas, répondis-je.

« — Eh bien ! le Théâtre-Français manque en ce moment d'un second souffleur. Voulez-vous que je vous propose au comité ?

« — Certes ! Mais je ne sais pas souffler.

« — Souffler n'est pas jouer, répliqua Florence ; vous êtes familiarisé avec le répertoire, cela suffit ; le reste viendra avec la pratique.

« — Puisqu'il en est ainsi, j'accepte avec reconnaissance.

« — Rendez-vous demain à onze heures à l'administration, derrière le théâtre, la porte à côté du libraire Barba.

« — A onze heures ! répétais-je.

*
* *

« J'ai un état !

« Me voilà souffleur... Souffleur du Théâtre-Français !

« Mon admission a eu lieu sans difficulté ; la plupart des comédiens m'ont reconnu et m'ont tendu la main.

*
* *

« Ma nouvelle profession a cela de bon qu'elle tue absolument la rêverie en moi, de sept heures à onze heures du soir.

« Impossible, pendant ce temps-là, de penser à autre chose qu'à ce que je fais. C'est une attention de toutes les secondes. Du bord de ma boîte, ou plutôt de mon *trou*, — puisque c'est le terme consacré, — j'épie les comédiens, je suis leurs moindres gestes, je guette leurs moindres regards, prêt à leur *envoyer* le mot secourable, l'hémistiche sauveur.

« Toute distraction m'est alors interdite ; cela se comprend.

« Il paraît que je souffle assez bien, au dire de ces messieurs et de ces dames. Mais quel art difficile, et quels progrès j'ai encore à y faire ! Tout y est nuances, détails, mimique à peine perceptible. Être entendu de la scène, sans être entendu de la salle, voilà le premier point. Ensuite tous les acteurs ne veulent pas être soufflés de la même façon. Il y en a qui ne veulent pas être soufflés du tout, comme M. Talma, mais c'est le plus petit nombre. Ceux-ci, en cas d'hésitation, conviennent

avec moi d'un signe, d'un regard, d'un appel du pied ou de la main. Les autres, au contraire, s'accommodent parfaitement de mon accompagnement continu ; ils avouent que sans cela ils choqueraient à chaque instant. Et ce n'est pas seulement la phrase que je leur lance, mais encore le geste et, le dirai-je ? l'expression de la physionomie. — Ah ! si le public le savait !

« De même qu'il n'existe pas de grand homme pour son valet de chambre, de même on pourrait avancer qu'il n'existe pas de grand acteur pour un souffleur.

* * *

« La cour Saint-Guillaume, — où j'ai pris un logement, afin de me rapprocher du Théâtre-Français, — est une sorte de passage qui va de la rue Richelieu à la rue Traversière-Saint-Honoré, passage à plusieurs compartiments, dédale obscur.

« J'y occupe une chambre, une seule, dont les fenêtres donnent sur la cour même. Cette chambre n'a rien de particulier : une commode de noyer aux anneaux de cuivre, un lit à baldaquin jauni, un parquet rouge ; pour décoration quatre estampes. La première, intitulée *Henriette et Damon*, sujet connu, cadre peint en noir.

« La seconde retrace les *Plaisirs du bivouac* ; un dragon coloré porte sur son dos une botte de foin d'où sort une tête de femme ; il rit malignement ; une autre femme est blottie dans une charrette à fourrage qui suit ; les dragons formant l'escorte ont l'air de pouffer. Cette grivoise composition —

inspiré de nos dernières guerres — est aveuglante par les tons bleu, rouge et jaune qui s'y croisent ; mais elle égaye, parce qu'elle est bien dans le sentiment français.

« *L'Innocence* offrant à manger à un serpent forme le sujet de la troisième estampe. *L'Innocence* est figurée sous les traits d'une pouponne, à demi nue, qui tient dans un pan de sa chemise des fleurs qu'elle vient de cueillir ; — la scène se passe au milieu d'un jardin.

« Enfin, la quatrième gravure... mais celle-ci est un chef-d'œuvre de l'art populaire, c'est *l'Ouvrier en bois et l'Ouvrier en fer*, deux trophées d'outils ayant forme humaine.

« L'ouvrier en bois, c'est-à-dire le menuisier, tient un mètre dans sa main droite, et de sa main gauche il s'appuie sur une scie ; une multitude de copeaux lui font une chevelure frisée ; ses bras sont des rabots, ses mains sont des tenailles, ses pieds sont des coins.

« L'ouvrier en fer, c'est-à-dire le forgeron, est debout à côté de son enclume ; un vaste soufflet lui tient lieu d'estomac ; deux marteaux renversés représentent ses jambes ; il a pour bouche un cadenas, pour yeux deux serrures. Le reste de son corps est composé par des étaux, des paquets de limes, des vis, des clefs, des tours, des ciseaux.

« Tout cela est d'une étrangeté ingénieuse et patiente ; à distance, on dirait deux squelettes.

« L'auteur inconnu de ce double symbole a parachevé son œuvre avec des vers qui sont, eux aussi, d'une assez bonne facture :

*Le forgeron est un hercule
Quand il pose sur son marteau ;
Jamais d'un pas il ne recule
Qu'en présence d'un verre d'eau, et ;*

« De même pour le menuisier. Ces deux personnages, campés très robustement, inspirent, même dans leur singularité, de saines idées de travail.

*
**

« J'ai soufflé, hier, *Iphigénie*, pour les débuts de Mlle Destigny, une très jolie personne.

« Beaucoup de gens, désireux d'approcher les actrices, ont souvent envié mon poste.

« Le fait est qu'on ne saurait être mieux placé pour brûler de l'encens (style Dorat), aux pieds de celle qu'on adorerait.

« Mlle Destigny est toute jeune ; son visage énergique semble fait pour exprimer les passions altières et farouches. Il y a du talent en elle. Son premier début a eu lieu dans le rôle d'Eriphyle, rôle un peu sacrifié et toujours abandonné à des tragédiennes subalternes. Elle a su y mettre en relief des beautés jusqu'alors inaperçues.

« Les applaudissements ont commencé à ces vers :

*Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver !*

« Mlle Destigny a donné au mot *fierté* une valeur surprenante.

« Elle a également rendu avec beaucoup d'intelligence les passages suivants :

Je frémisais Doris, et d'un vainqueur sauvage...

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche.

J'oubiai ma colère et ne sus que pleurer.

« Bref, ce début, sur lequel on comptait à peine, a produit l'effet d'une révélation.

« Clytemnestre en a pâli de jalousie, et la colère d'Achille en a redoublé.

« A la chute du rideau, la salle tout entière a rappelé mademoiselle Destigny.

« On prétend que cette jeune fille est protégée par un de nos modernes héros, par le général Lafosse. »

— C'est bon à savoir, dit Bonaparte, arrivé au terme de sa lecture.

* * *

EXTRAIT DE L'INTERROGATOIRE DU SIEUR CHANVALLON

(On a supprimé de cet interrogatoire tous les détails qui pourraient faire longueur.)

Demande. — Savez-vous pourquoi l'on vous a arrêté ?

Réponse. — Pas du tout.

D. — Vous êtes accusé d'avoir fait partie d'une société secrète et d'avoir trempé dans un complot contre la vie du Premier Consul.

Silence du sieur Chanvallon.

D. — Convenez-vous de ces faits ?

R. — Je nie tout ; au moins énergiquement le second.

D. — Vous aurez des preuves à produire.

R. — Bien entendu.

D. — Reste le premier chef d'accusation : votre affiliation à une société secrète. Comment la justifiez-vous ?

R. — Je ne la justifie pas.

D. — C'est de la franchise... Quels sont vos motifs, particuliers ou autres, de mécontentement contre le gouvernement ?

R. — Je n'en ai aucun.

D. — Alors, c'est à la personne elle-même du Premier Consul que vous en voulez ?

R. — Pas davantage.

D. — Dans ce cas, pourquoi avez-vous conspiré ?

R. — Je n'ai pas conspiré..., j'ai regardé conspirer, ce qui est bien différent.

D. — Le persiflage est hors de propos, je vous en avertis.

R. — Je suis loin de persifler, soyez-en convaincu ; je ne fais que répondre exactement aux questions qui me sont adressées.

D. — Comment espérez-vous faire admettre que vous n'avez pris aucune part aux actes d'une société dont vous étiez membre ?

R. — Parce que je ne suis devenu membre de cette société qu'à mon corps défendant, par hasard, en passant ?

D. — En passant ?

R. — Oui..., un soir de l'hiver dernier.

D. — Expliquez-vous.

R. — Je ne demande pas mieux. Je regardais les caricatures aux vitres du marchand d'estampes de la rue du Coq, lorsqu'un homme s'approcha de moi, et, après m'avoir examiné, me dit à voix basse : « C'est bien... Rien à faire pour aujourd'hui... Trouvez-vous demain ici à la même heure. » Et il s'éloigna rapidement.

D. — Connaissiez-vous cet homme ?

R. — C'était la première fois que je le voyais. Il était évident qu'il s'était trompé et qu'il m'avait pris pour un autre. J'aurais dû oublier cette méprise, mais la curiosité me ramena le lendemain au même endroit. J'y vis mon particulier, qui, sans avoir l'air de me reconnaître, murmura à mon oreille : « Suivez-moi à six pas. »

D. — Vous le suivîtes ?

R. — J'ai toujours eu du temps à perdre. Il me conduisit jusque dans la rue Saint-André-des-Arts. Là, il s'arrêta sur le seuil d'une allée obscure, et, se retournant, il me fit un signe. Je le rejoignis. Nous traversâmes une cour, nous montâmes au premier étage, et nous nous trouvâmes dans une grande chambre, où une trentaine d'individus étaient rassemblés et assis sur des bancs. Mon compagnon me fit prendre place à côté de lui. Je crus être tombé dans une réunion maçonnique. Trois personnes composaient le bureau ; une d'elles annonça qu'on allait procéder à l'appel des membres présents. Cet appel se faisait par chiffres. « Numéro 1 ! » disait le président et le numéro 1 se levait. Lorsqu'on en arriva au numéro 9, mon compagnon me dit en me poussant le

coude : « Levez-vous donc ! » J'obéis machinalement ; mais en ce moment une autre personne se leva en même temps que moi. Une rumeur de surprise courut à travers l'assemblée. Nous étions deux numéros 9. Immédiatement, nous nous regardâmes l'un l'autre, et un même cri nous échappa. Notre ressemblance était prodigieuse.

D. — Est-ce possible ?

R. — L'assemblée s'émut ; le président, flairant quelque supercherie, nous interrogea tour à tour. Les réponses de l'autre numéro 9 furent satisfaisantes : il n'en fut pas ainsi de moi, vous le comprenez.

D. — Parfaitement.

R. — J'avouai ingénument que le hasard seul m'avait conduit en cet endroit ; j'invoquai le témoignage de mon introducteur. On m'écoutait avec méfiance ; rien ne garantissait que je n'étais pas un espion. Ma situation était périlleuse. Je mis en avant mes relations au Théâtre-Français ; cela parut agir sur quelques-uns. On convient d'aller aux renseignements ; mais, en attendant, je dus demeurer prisonnier. On me banda les yeux et on me conduisit dans un autre corps de logis, à ce que je supposai, où je restai enfermé pendant vingt-quatre heures.

D. — Seul ?

R. — Non. On m'avait donné pour compagnon de captivité l'autre numéro 9, le vrai.

D. — Sans doute dans le but de vous faire parler.

R. — Évidemment. Je ne m'y mépris point. N'ayant rien à lui cacher, je n'eus guère à lui four-

nir l'occasion de déployer une grande rouerie. J'allais au-devant de ses questions.

D. — Et vous, de votre côté, n'essayâtes-vous pas de savoir qui il était ?

R. — Si ; mais, dès les premiers mots, je vis que ce serait peine inutile.

D. — La ressemblance dont vous parlez aurait dû établir un courant de sympathie entre vous deux.

R. — Ce courant s'est établi, en effet, mais sans déterminer aucune confiance de la part de mon Sosie.

D. — Vous vous y serez mal pris ?

R. — Plait-il ?

D. — Je veux dire que vous avez manqué d'habileté.

R. — Oh ! Assurément... Je n'étais pas payé, d'ailleurs, pour être curieux ; je venais de traverser une épreuve trop périlleuse.

D. — Au moins, pouvez-vous nous apprendre quelle sorte d'homme c'était, sous le rapport des manières et du langage ?

R. — Un homme de la meilleure compagnie et de la plus extrême douceur.

D. — Un noble, vraisemblablement ?

R. — Je ne saurais rien affirmer.

D. — Ou peut-être... un prêtre ?

R. — A quoi l'aurais-je reconnu ?

D. — A mille détails, et, entre autres, à ce ton de douceur que vous avez su remarquer.

R. — C'eût été me hasarder dans la supposition.

D. — Quoi qu'il en soit de vos restrictions, la justice a de fortes présomptions de croire que ce personnage est un prêtre.

R. — Je ne possède ni le coup d'œil exercé de la justice ni ses moyens de vérification.

D. — Quels furent les résultats de ce tête-à-tête de vingt-quatre heures ?

R. — Le premier fut la conviction entière que mon gardien acquit de ma bonne foi.

D. — Et le second ?

R. — Ce fut la proposition qu'il me fit d'entrer dans la société dont je venais de surprendre, sinon les secrets, du moins l'existence.

D. — Vous acceptâtes... sans répugnance ?

R. — Un refus aurait entraîné pour moi les conséquences les plus funestes. J'aurais été placé pour longtemps sous une surveillance au moins incommode. A cette époque, je tenais à la vie... pour des motifs particuliers... Bref, je fis taire mes scrupules. A quelques jours de là, la société ayant été consultée, mon Sosie fut chargé de m'initier.

D. — En quoi consiste cette initiation ?

R. — Permettez-moi de me taire à ce sujet.

D. — Pourquoi ?

R. — Parce que la première chose qu'on exigea de moi fut naturellement le secret le plus absolu sur ce qui m'allait être révélé.

D. — Quel est le nom de cette société ?

Silence de Chanvallon.

D. — Quels sont ses statuts ?

Même silence.

D. — Vous persistez à ne pas répondre ?

R. — L'honneur me l'ordonne.

D. — Vous placez mal l'honneur. Aucun serment ne peut tenir contre la justice.

R. — Ce n'est pas mon opinion.

D. — Je vais vous prouver que la justice est plus instruite que vous ne semblez le croire. La société à laquelle vous appartenez est une des branches de la société des *Philadelphes*.

R. — C'est possible.

D. — Les *Philadelphes* sont divisés en décuries; vous faites partie de la quatrième décurie, une des plus remuantes et des plus audacieuses. Vous voyez que nous sommes bien renseignés.

R. — Je ne dis pas le contraire.

D. — Vous pouvez cependant espérer d'obtenir l'indulgence de la justice en nommant les chefs de cette quatrième décurie.

R. — Je ne les ai jamais connus que par leurs numéros.

D. — Vous avez dû les rencontrer en dehors de vos réunions, dans les bals publics, au Théâtre-Français..., particulièrement les soirs où le Premier Consul assiste au spectacle... Et alors, en les reconnaissant, vous n'avez pu résister au désir de demander leurs noms.

R. — Je vous rappellerai que mes fonctions au Théâtre-Français m'obligent à tourner le dos aux spectateurs.

D. — Vos réponses ne sont pas sérieuses. C'est un tort grave dans la situation où vous vous trouvez, et sur laquelle vous vous faites probablement illusion. Sachez que vous êtes fort compromis.

R. — Je ne le crois pas.

D. — Vous allez perdre tout à l'heure de votre assurance. J'arrive au fait du complot d'hier décadi. Étiez-vous informé depuis longtemps de ce complot ?

R. — Je n'en ai jamais été informé.

D. — Cela paraît bien invraisemblable.

R. — Cela est rigoureusement vrai, pourtant. En ces derniers temps, je m'étais peu à peu relâché de mon assiduité aux séances de la société. De là mon ignorance de ce qui a pu s'y passer récemment.

D. — Cela sera éclairci.

R. — J'y compte bien.

D. — Comment expliquez-vous votre présence dans les bois de Marly avec les autres conspirateurs ?

R. — Pardon, j'y étais en même temps qu'eux, mais je n'étais pas avec eux.

D. — C'est une subtilité.

R. — Fort importante pour moi, s'il vous plaît.

D. — Pourquoi vous étiez-vous dirigé sur ce point plutôt que sur un autre ?

R. — Vous le savez comme moi.

D. — Nous savons, en effet, que vous avez été appelé au château de la Malmaison pour une représentation dramatique ; mais ce que nous ne savons pas, c'est l'intention qui vous a porté à devancer de plusieurs heures vos camarades du Théâtre-Français.

R. — Intention bien innocente, et qui défie le soupçon : je voulais me promener.

D. — Saviez-vous rencontrer le Premier Consul ?

R. — Non.

D. — Mais vous espériez peut-être cette rencontre ?

R. — Je n'y pensais pas, et la preuve est la surprise que j'ai manifestée en me voyant accoster par le Premier Consul ; lui-même pourrait le certifier.

D. — Il y a des surprises jouées. Vous avez causé avec le Premier Consul ?

R. — Pendant une demi-heure environ.

D. — Sur quel sujet ?

R. — Sur la littérature, sur les beaux-arts, sur la nature...

D. — Et sans doute aussi sur la politique ?

R. — Je ne m'en souviens pas.

D. — Le Premier Consul s'en souviendra peut-être mieux que vous.

R. — Je ne redoute pas ses souvenirs.

D. — Ensuite ?

R. — Ensuite, il me consulta sur le chemin qu'il devait prendre pour regagner la Malmaison ; je lui en indiquai un par la chaussée de Bougival et la route de la Jonchère.

D. — Pourquoi pas par les hauteurs ?

R. — J'obéissais à une préférence personnelle et toute poétique.

D. — N'était-ce pas plutôt que vous aviez l'espoir de conduire par ce chemin le Premier Consul au-devant de vos complices embusqués ?

R. — De quels complices et de quelle embuscade voulez-vous parler ?

D. — De la plupart des membres de la quatrième décurie des *Philadelphes*.

R. — Étaient-ils donc sur le chemin que j'avais conseillé au Premier Consul ?

D. — Non, ils étaient sur le chemin opposé..., et c'est une circonstance qui semblerait plaider en votre faveur, si...

R. — Si ?

D. — Si ce conseil, tout en attestant un bon vouloir de votre part..., une sorte de remords..., ne décelait pas une connaissance approfondie des mouvements et des projets de vos complices.

R. — Encore?... Je ne serai jamais le complice des assassins !

D. — Je n'ai pas prononcé le mot d'assassins : j'y répugne. Peut-être ne s'agissait-il que d'un enlèvement à main armée, d'une simple séquestration. Dans ce cas, quoi d'étonnant à ce que vous vous fussiez trouvé dans la confiance de cette mesure ?

R. — Et quoi d'étonnant aussi, n'est-ce pas, à ce que j'eusse déjoué les projets que l'on m'aurait confiés ou que j'aurais surpris ? C'est là ce que vous voulez dire ?

D. — A peu près.

R. — Dans ce cas, vous auriez mauvaise grâce à me faire un grief de ma trahison.

D. — Loin de nous cette pensée !

R. — Alors, que souhaitez-vous de plus ?

D. — Vous voir sortir résolument de la fausse situation où vous êtes engagé et vous amener à une confession complète.

R. — Je vous ai dit les raisons qui s'y opposaient.

D. — Il faut pourtant vous décider à être de notre côté ou du côté des *Philadelphes*.

R. — Permettez-moi, pour la première fois, de vous adresser à mon tour deux questions.

D. — Faites.

R. — Ai-je, oui ou non, volontairement ou involontairement, préservé le Premier Consul d'un danger ?

D. — Oui, certes.

R. — Ai-je, de la sorte, rendu un service éminent à l'État ?

D. — Sans contredit.

R. — Eh bien, remerciez-moi, et ne m'en demandez pas davantage.

D. — C'est votre dernier mot ?

R. — Le premier et le dernier.

D. — Prenez garde ! la justice ne se contente pas de demi-aveux : elle saura vous forcer à parler !

R. — Erreur !

D. — Eh bien ! elle saura vous punir.

R. — C'est autre chose. Je sais que là où finit la justice commence la vengeance.

D. — On va vous ramener en prison. Là, vous réfléchirez.

R. — Je réfléchirai, en effet, mais pas comme vous l'entendez.

D. — D'ici à quelques jours, vous serez confronté avec les autres prévenus.



VI

LES conspirations contre Napoléon ont été nombreuses, ou, pour mieux dire, permanentes. Le comte Rœderer, dans ses mémoires, a dressé une liste de celles qui se sont produites seulement sous le Consulat. L'affaire dont il est question ici y est résumée en ces deux lignes : « A l'époque du retour d'Italie, projet de le tuer avec une espingole sur le chemin de la Malmaison. »

Les sociétés secrètes léguées par la République, loin de se démembrer, s'étaient reconstituées plus étroitement et affermies contre une tyrannie naissante. De ces sociétés une des plus puissantes fut celle des *Philadelphes*, qui devait se fondre plus tard dans la Charbonnerie. Les *Philadelphes* avaient des relations à tous les étages de la société, dans tous les départements, à l'étranger même.

Charles Nodier a écrit sommairement leur histoire. « La direction politique donnée aux *Philadelphes*, dit-il, partit de Besançon ; leur principal organisateur fut Jacques-Joseph Oudet. Nul homme

n'a jamais réuni à un plus haut degré, ni chez les anciens, ni chez les modernes, les qualités supérieures qui font le chef de parti. Nul homme n'a repoussé avec plus d'ingénuité ou dissimulé avec plus d'art la prétention de s'arroger ce rôle odieux dans une société fraternelle constituée à droits égaux. Il était le premier partout et sans contestation, parce que la nature l'avait fait le premier. Sa puissance ne pouvait être subordonnée aux débats de la discussion ou aux résultats du scrutin. L'autorité n'était pas pour lui chose acquise, mais chose due, et le sceau en était imprimé sur son front comme sur celui du lion. »

Après ce portrait enthousiaste, qu'il a souvent reproduit dans ses ouvrages, Charles Nodier fait connaître quelques-uns des *Philadelphes*, alors en garnison à Besançon : « Leurs noms paraîtront peut-être assez significatifs ; sur Malet et sur Lahorie, l'histoire ne me laissera rien à dire. Après eux venait Dulong, qu'elle oubliera peut-être, mais qui se faisait remarquer par un esprit de résolution inflexible et par une intrépidité stoïque dont on pouvait attendre les plus grandes choses.

«... Le colonel Deleley et le colonel Foy, puritains en matière de devoirs militaires, ne trahissaient leur penchant pour l'opposition que par de malins sarcasmes : c'était des frondeurs sans colère et sans arrière-pensée ; mais le dernier révélait déjà cette haute puissance oratoire qui devait le rendre un jour capable de remuer le monde. »

Et plus loin :

« L'histoire des *Philadelphes* se résume en deux

ou trois efforts malheureux, dont le premier fut déconcerté par l'espionnage, dont le dernier fut expié par la mort. Le premier fut maladroit, le second fut insensé. »

Nous sommes à l'un de ces premiers efforts.

Bonaparte, malgré la confiance qu'il avait ou qu'il paraissait avoir dans son étoile, ne demeura pas toujours indifférent aux mouvements des *Philadelphes*.

Mais cette fois il n'accorda qu'une faible importance à la tentative avortée qui fait le point de départ de ce récit.

S'il n'avait écouté que la voix de sa conscience, il aurait immédiatement rendu Chanvallon à la liberté, mais il préféra écouter la voix de sa politique.

Chanvallon devait être pour lui un instrument, rien qu'un instrument.

Il mit Joséphine au courant de ses projets; celle-ci, peu accoutumée à la discussion et encore moins à la résistance, se soumit à tout ce qu'il voulut.

En conséquence, une riche parure fut envoyée à la marquise d'Ermel, avec une invitation de se trouver dans la loge de M. et M^{me} Bonaparte au concert du Conservatoire qui devait avoir lieu le lendemain.

Ces concerts du Conservatoire avaient été mis à la mode par le Premier Consul, qui avait rapporté de ses campagnes d'Italie un goût assez vif pour la musique, — particulièrement pour la musique de Paësiello. Aussi le servait-on à souhait

Plusieurs fragments de *la Molinara* devaient être exécutés ce jour-là, à son intention.

Il y avait un public choisi.

La loge du Premier Consul demeura vide pendant la moitié de la première partie du concert.

A un moment de l'autre moitié, la porte s'ouvrit et Joséphine parut; — mais Bonaparte ne l'accompagnait pas.

Ce fut une demi-déception.

Quelques voix et quelques battements de mains saluèrent l'entrée de la belle créole.

Elle s'assit sur le devant de la loge, ayant à son côté une de ses amies, d'une beauté différente de la sienne, mais non moins attrayante et dans laquelle le lecteur n'aura pas de peine à reconnaître la marquise Louise d'Ermel.

Toutes deux prêtèrent d'abord une attention po-
lie au concert; puis, lorsque l'entr'acte fut arrivé, Joséphine haussa à moitié les stores de la loge.

Il était évident que les deux femmes avaient à causer.

A cet instant-là, de l'autre côté du théâtre, un homme qui ne les avait pas quittées du regard, s'élança dans le corridor.

Il se heurta contre Murat, pimpant, pompeux, qui fredonnait l'air qu'on venait de chanter :

*Si bate nel mio cuore,
L'inchiestro e la farina.*

— Butor! s'écria Murat en recevant le choc de ce personnage.

Puis aussitôt, après l'avoir regardé :

— Comment ! c'est toi, Lafosse ? Sapristi ! tu as manqué de me culbuter comme un simple corps ennemi !

LAFOSSE. — Je ne t'avais pas vu, excuse-moi.

MURAT. — Oh ! oh ! il faut être bigrement distrait pour ne pas me voir. (*Lui donnant le bras.*) Comment as-tu trouvé la Grassi tout à l'heure dans son duo : *Pandolfetto, graciosetto, ta, la la* ?

LAFOSSE. — La Grassi ?

MURAT. — Quelle petite mère adorable à croquer, hein ? Es-tu de mon avis, hein ?

LAFOSSE. — Oui.

MURAT. — Ça ne t'intéresse pas, toi, les chanteuses, tu n'aimes pas la musique ; c'est la tragédie seule qui a le don de te plaire. Ouf !... A propos, je ne t'ai pas encore fait mon compliment sur M^{lle} Destigny. Il paraît qu'elle est charmante ; je ne l'ai pas vue, mais on parle d'elle de tous les côtés. Heureux coquin !

LAFOSSE. — M^{lle} Destigny !... oui, dans la tragédie... je...

MURAT. — Cré nom ! tu ne m'écoutes pas, tu ne sais pas seulement ce que je dis. Qu'est-ce que tu as, Lafosse ? Je ne t'avais pas bien vu, tu as l'air tout bouleversé.

LAFOSSE. — Il y a de quoi.

MURAT. — Puis-je t'être utile à quelque chose ? Le cœur et les bras de Murat sont à toi. Nous sommes dans les bons, nous autres.

LAFOSSE. — Merci !

MURAT. — Sacrédié ! il faut que tu t'expliques.

Je n'aime pas te voir cette figure à la fièvre. Parions que Bonaparte t'aura donné quelque nouvelle corvée.

LAFOSSE, *lui serrant la main*. — Juste. Et j'aimerais mieux aller seul au-devant d'une batterie que d'aller où il m'envoie.

MURAT. — Où t'envoie-t-il donc ?

LAFOSSE. — Dans une loge, où il n'y a que deux femmes.

MURAT, *en riant*. — C'est là ce qui t'effraye ?

LAFOSSE. — Assurément, et tu en seras moins surpris lorsque tu sauras, mon camarade, que sur ces deux femmes...

MURAT. — Eh bien ?

LAFOSSE. — Il y en a une qu'il faut que j'épouse dans huit jours...

MURAT. — Diable !... c'est autre chose, en effet... Pauvre ami ! (*Il lui donne une poignée de main et s'éloigne en chantant.*)

(*Dans la loge de Mme Bonaparte*)

JOSÉPHINE, *à la marquise d'Ermel*. — Je sais tout, ma chère Louise. Bonaparte m'a appris votre démarche auprès de lui pour obtenir la grâce de M. Chanvallon.

LA MARQUISE. — La grâce ? Non, la liberté.

JOSÉPHINE. — Peu importe.

LA MARQUISE. — Alors, vous ne pouvez avoir qu'une bonne réponse à m'apporter du Premier Consul ?

JOSÉPHINE. — Hélas !

LA MARQUISE. — Que voulez-vous dire ?

JOSÉPHINE. — Votre protégé est plus coupable que vous ne semblez le croire.

LA MARQUISE. — Compromis, peut-être, mais coupable... oh ! non.

JOSÉPHINE. — Il est affilié à une société secrète convaincue de complot contre la sûreté de l'Etat et les jours du Premier Consul.

LA MARQUISE. — C'est impossible !

JOSÉPHINE. — Il en est convenu lui-même.

LA MARQUISE. — Oh mon Dieu !

JOSÉPHINE. — J'ai eu sous les yeux sa déposition.

LA MARQUISE. — Cela est incompréhensible.

JOSÉPHINE. — Pas autant que vous le croyez, mon amie. Les hommes nous confient tout, excepté les affaires de la politique ; j'en sais quelque chose.

LA MARQUISE. — Quel est le sort qui l'attend, dans ce cas ?

JOSÉPHINE. — Il passera en jugement comme tous ses coaccusés.

LA MARQUISE. — Et il sera condamné ?

JOSÉPHINE. — Probablement.

LA MARQUISE. — Condamné à... ?

JOSÉPHINE. — A la déportation sans doute, ou tout au moins à un emprisonnement d'assez longue durée.

LA MARQUISE. — C'est affreux ! N'y a-t-il aucun moyen de le sauver ?

JOSÉPHINE, après une certaine hésitation. — Il y en a un.

LA MARQUISE. — Vous le connaissez ?

JOSÉPHINE. — C'est le Premier Consul lui-même qui me l'a indiqué.

LA MARQUISE. — Oh ! parlez vite ! Quel est ce moyen ?

JOSÉPHINE. — Il vous paraîtra singulier, peut-être.

LA MARQUISE. — N'importe ; quel qu'il soit, je l'adopte.

JOSÉPHINE. — Prenez garde, vous vous engagez beaucoup, Louise.

LA MARQUISE. — Parlez !

JOSÉPHINE. — Eh bien... (*On frappe légèrement à la porte de la loge.*)

LA MARQUISE. — On a frappé.

JOSÉPHINE. — Oui. Une visite dont j'étais prévenue.

LA MARQUISE. — Quel contre-temps !

JOSÉPHINE, à voix basse. — Examinez bien l'homme qui va entrer.

LA MARQUISE, étonnée. — Ah !

(*Le général Lafosse entre et salue.*)

LAFOSSE. — Madame... mesdames...

JOSÉPHINE. — Bonjour, général ! Quel miracle de vous voir !

LAFOSSE. — Le Premier Consul m'a chargé de l'excuser auprès de vous, madame. Il lui est impossible de venir au concert ; un surcroît d'occupation le retient aux Tuileries.

JOSÉPHINE, souriant. — Je m'y attendais un peu. Bonaparte m'a habituée à ses contre-avis. Il n'a d'exactitude que pour les autres... Mais prenez donc place, général.

LAFOSSE. — Mille fois obligé, madame ! (*Il s'assied.*)

JOSÉPHINE, à la marquise. — Ma chère Louise, laissez-moi vous présenter un de nos plus vaillants soldats, le général Lafosse, un des amis de mon mari... (*A Lafosse.*) M^{me} la marquise d'Ermel, une autre moi-même. (*Lafosse s'incline d'un air contraint.*)

LA MARQUISE, à part. — Qu'est-ce que cela signifie ?

JOSÉPHINE. — Eh bien, monsieur Lafosse, vous pourrez dire au Premier Consul qu'il a eu vraiment tort de ne pas venir ; la Grassi s'est surpassée. N'est-ce pas, Louise ?

LA MARQUISE. — J'ai peu écouté.

LAFOSSE. — Je ferai votre commission, madame. (*A part.*) Allons, Bonaparte ne m'a pas menti : elle est plus jolie que je ne l'aurais cru.

JOSÉPHINE. — Êtes-vous comme tout le monde, général ? Donnez-vous, vous aussi, à la musique italienne la préférence sur notre pauvre musique française ?

LAFOSSE. — Je suis un juge bien incompetent dans cette question, madame ; j'ai été bercé avec des airs de Gluck.

JOSÉPHINE. — Musique héroïque, musique de soldat... Je ne l'apprécie pas moins que vous... Mais mon goût, mon caractère, me portent vers des airs plus tendres. (*Préludes à l'orchestre.*) Ah ! la seconde partie va commencer.

LAFOSSE, se levant. — Madame...

JOSÉPHINE. — Ce n'est pas un congé, monsieur Lafosse.

LAFOSSE. — Je suis au regret que mon service me ramène auprès du Premier Consul.

JOSÉPHINE. — Allez donc..., le service avant tout... Vous avez toutes les qualités, monsieur Lafosse. Au revoir ! Quelque chose me dit que nous nous retrouverons bientôt.

LAFOSSE. — Vous êtes trop bonne, en vérité. *(A la marquise.)* Madame la marquise veut-elle bien me permettre de lui présenter tous mes respects ? *(La marquise s'incline à peine sans répondre.)*

JOSÉPHINE. — Certainement, certainement, elle le permet.

LAFOSSE, à part. — Hum ! un peu hautaine..., mais diantrement jolie !

(Sortie du général Lafosse.)

LA MARQUISE, à Joséphine. — M'expliquerez-vous à présent... ?

JOSÉPHINE. — Tout, ma chère. Mais auparavant, comment trouvez-vous le général Lafosse ?

LA MARQUISE. — Cette question...

JOSÉPHINE. — Répondez ; comment le trouvez-vous ?

LA MARQUISE. — Mais..., bien.

JOSÉPHINE. — Voilà tout ?

LA MARQUISE. — Voilà tout.

JOSÉPHINE. — Vous ne l'avez pas autrement remarqué ?

LA MARQUISE. — Pas autrement. Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas du tout.

JOSÉPHINE. — Vous n'avez pas été frappée de son air de franchise ?

LA MARQUISE. — Je n'y ai pas pris garde. Où.

voulez-vous en venir avec ces questions étranges, et quel rapport existe-t-il entre ce général et la préoccupation douloureuse dont je suis agitée?

JOSÉPHINE. — Un très grand.

LA MARQUISE. — Chacune de vos paroles augmente ma surprise.

JOSÉPHINE. — Apprenez, ma chère Louise, que le Premier Consul met une condition à la délivrance de M. Chanvallon.

LA MARQUISE. — Je m'en doutais bien; mais ainsi que je vous l'ai dit, aucun sacrifice ne me coûtera.

JOSÉPHINE. — Aucun?

LA MARQUISE. — Hâtez-vous de m'instruire. Cette condition, c'est...

JOSÉPHINE. — C'est que vous épouserez le général Lafosse.

LA MARQUISE, regardant Joséphine avec stupéfaction. — Épouser!... moi!... J'ai mal entendu!

JOSÉPHINE. — Non, mon amie. Telle est l'idée fixe du Premier Consul. Il en a quelques-unes comme cela.

LA MARQUISE, très émue. — Le Premier Consul ne peut pas songer à se moquer de moi... ni vous non plus, Joséphine.

JOSÉPHINE. — Certes!... Remettez-vous, ma bonne amie; on pourrait nous remarquer... Heureusement que la musique couvre nos paroles. (*Elle hausse encore les stores de la loge.*) Je m'attendais à ce premier mouvement de votre part. Que voulez-vous? Moi je ne suis pour rien dans tout ceci; j'accomplis les instructions de Bonaparte. Son pre-

mier acte, au lendemain de votre mariage, sera de faire rendre une ordonnance de non-lieu en faveur de M. Chanvallon.

LA MARQUISE. — Je crois rêver.

JOSÉPHINE. — On vous donne le temps de réfléchir.

LA MARQUISE. — Mais vous savez bien, Joséphine, vous qui avez reçu ma confiance, que je ne veux pas, que je ne peux pas me marier, précisément à cause de Chanvallon.

JOSÉPHINE. — Entre nous, Louise, peut-être poussez-vous à l'excès le sentiment de reconnaissance et de délicatesse qui vous lie à ce jeune homme.

LA MARQUISE. — Oh ! non.

JOSÉPHINE. — Une occasion se présente de vous acquitter envers lui. Il vous a sauvé la vie, prétendez-vous ; vous pouvez sauver la sienne.

LA MARQUISE. — Mais à quel prix ?

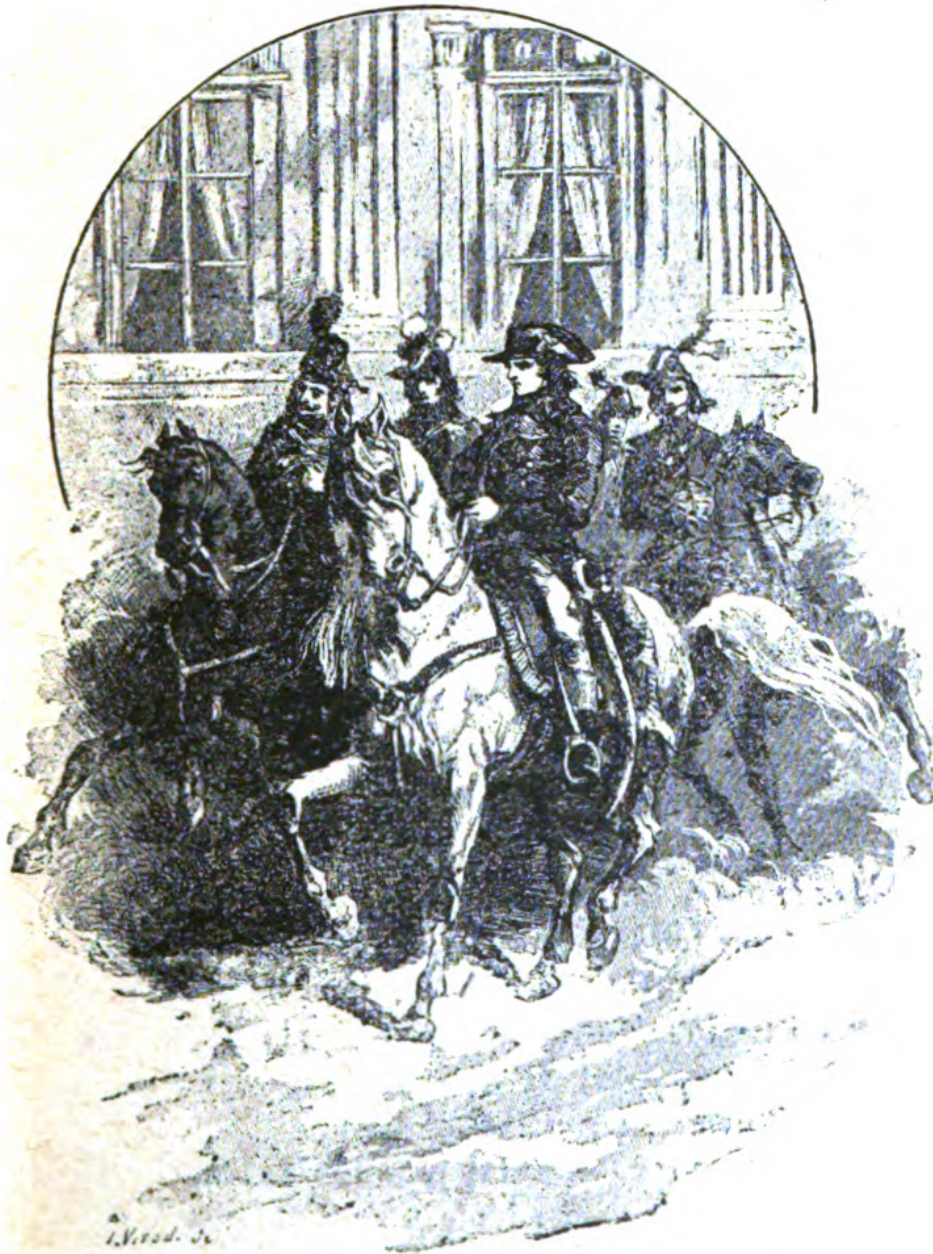
JOSÉPHINE. — Le Premier Consul et moi, nous ne pouvons avoir à vous proposer qu'un parti honorable et brillant.

LA MARQUISE. — Que j'épouse le premier venu !... un homme que je viens de voir pour la première fois !... un Lafosse !...

JOSÉPHINE, *piquée*. — Pour sauver un Chanvallon.

LA MARQUISE, *tressaillant*. — Joséphine !

JOSÉPHINE. — Vous me forcez à parler ainsi, ma chère Louise. Vous n'êtes pas raisonnable. Réfléchissez un peu. En refusant le moyen qui vous est offert..., le seul..., c'est vous qui faites preuve d'ingratitude et d'égoïsme.



Lorsque le Premier Consul parut à cheval,
ce fut une immense clameur.

LA MARQUISE. — Serait-il vrai ? Ma tête se perd ; je ne sais où j'en suis depuis un quart d'heure.

JOSÉPHINE. — Écoutez les conseils d'une amie, d'une véritable amie.

LA MARQUISE. — Au moins, si je pouvais voir Chanvallon quelques instants.

JOSÉPHINE. — Le Premier Consul s'y oppose de la façon la plus formelle.

LA MARQUISE. — C'est de la tyrannie.

JOSÉPHINE. — Oh ! je ne dis pas le contraire. Cédez à la tyrannie, elle dégagera votre volonté.

LA MARQUISE, *après un moment de silence*. — Non, Chanvallon en mourrait.

JOSÉPHINE. — Qu'en savez-vous ?

LA MARQUISE. — Je le connais.

JOSÉPHINE. — Vaniteuse !

LA MARQUISE. — Il n'est pas semblable aux autres hommes.

JOSÉPHINE, *haussant les épaules*. — Et moi, je vous dis que tous les hommes se ressemblent. Vous croyez à l'amour de M. Chanvallon ?

LA MARQUISE. — Oh ! taisez-vous !

JOSÉPHINE. — Il faut bien appeler les choses par leurs noms.

LA MARQUISE. — C'est plus que de l'amour. Il me regarde comme une idole.

JOSÉPHINE. — Eh bien, si l'on vous prouvait qu'il ne mérite pas tout à fait une abnégation aussi entière que la vôtre ?

LA MARQUISE. — Que voulez-vous dire ?

JOSÉPHINE. — Si vous appreniez qu'il n'est

pas toujours exclusivement occupé de son idole ?

LA MARQUISE. — Achevez.

JOSÉPHINE. — C'est que... cela est délicat.

LA MARQUISE. — Vous en avez trop dit pour ne pas continuer.

JOSÉPHINE. — Vous avez raison. Sachez que dans les papiers saisis chez M. Chanvallon, on a trouvé une sorte de journal intime où il est beaucoup question d'une actrice du Théâtre-Français.

LA MARQUISE. — Ah !

JOSÉPHINE. — Une certaine Destigny, fort jolie, à ce qu'il paraît.

LA MARQUISE. — Et... vous supposez ?

JOSÉPHINE. — Je suppose que son idolâtrie pour vous ne l'a pas empêché d'être sensible aux charmes de cette Destigny.

LA MARQUISE, *rougissant*. — Cela ne se peut pas.

JOSÉPHINE. — Pourquoi donc ? Vous ne savez rien des choses de la vie, ma chère Louise. Un caprice ne détruit pas une passion.

LA MARQUISE. — Un caprice !

JOSÉPHINE. — Je ne pense pas qu'on puisse qualifier autrement l'attention qu'il accorde à cette personne.

LA MARQUISE. — Mais ce serait affreux !

JOSÉPHINE. — Que vous importe, puisque vous n'aimez pas M. Chanvallon ?

LA MARQUISE, *se remettant*. — C'est vrai.

JOSÉPHINE. — A la bonne heure !

LA MARQUISE. — Je n'ai jamais entendu peser sur les actes et la vie de M. Chanvallon.

JOSÉPHINE. — Alors, pourquoi pèserait-il sur les vôtres ?

LA MARQUISE. — Tenez, Joséphine, tout ce qui se passe, tout ce que je vois, tout ce que j'apprends, cela me rend folle. Je ne saurais avoir une idée à moi avant demain. Excusez-moi, je vous prie.

JOSÉPHINE. — Le concert est fini. Rejoignons notre voiture. (*Les deux femmes sortent.*)

LA MARQUISE, *révêuse*. — Destigny, dites-vous ?

JOSÉPHINE. — Destigny.





VII

AH ÇA! qu'est-ce que devient donc notre second souffleur Chanvallon! s'écria un soir l'acteur Saint-Phal en rentrant dans la coulisse.

On jouait *Andromaque*, et Saint-Phal remplissait le rôle de Pyrrhus.

Ses camarades, hommes et femmes, se rassemblèrent autour de lui.

— Qu'est-ce que tu as, éternel grognon? lui demanda Florence.

— J'ai que notre premier souffleur vient de m'envoyer, à deux reprises, une réplique pour une autre. On grognerait à moins. Encore, si c'était un accident, je ne dirais rien, mais il est vraiment trop coutumier du fait. Dorénavant, je ne veux plus jouer qu'avec Chanvallon.

— La vérité est que M. Chanvallon souffle avec beaucoup d'intelligence, dit M^{lle} Destigny en s'approchant.

M^{lle} Destigny représentait Hermione ce soir-là.

— Qu'on me rende Chanvallon ! s'écria Saint-Phal.

— Cela n'est peut-être pas aussi facile que tu crois, répliqua Florence.

— Pourquoi donc ? Il n'y a qu'à l'envoyer chercher, je suppose.

— Oui, à la Conciergerie... Mais je ne me charge pas de la commission.

— A la Conciergerie ! répéta le groupe sur un ton de surprise en se resserrant autour de Florence ; que veux-tu dire ?

— Vous ne savez donc rien ?

— Rien absolument.

— Notre second souffleur a été arrêté et conduit en prison.

— Bah ! dit Saint-Phal.

— Lui, un jeune homme si doux ! ajouta M^{lle} Destigny ; qu'a-t-il donc fait ?

— Il a conspiré, répondit Florence.

— Mais il ne parlait jamais politique.

— Raison de plus, répliqua le régisseur d'un air sentencieux : les vrais conspirateurs se trahissent par leur silence.

— Oh ! oh ! dit Dugazon survenant, j'en ai connu de fièrement bavards !

— Sans te compter... ou en te comptant ? demanda Florence.

A cet instant, l'avertisseur s'avança vers M^{lle} Destigny.

— Mademoiselle, voici votre entrée, lui dit-il.

— Merci !...

Et la jeune Hermione remonta vivement au théâtre.

Dugazon, qui était son professeur, — car le spirituel comique excellait surtout à former des sujets tragiques, — la suivit des yeux avec intérêt.

— Comment va-t-elle ce soir ? demanda-t-il à Saint-Phal.

— Supérieurement ! répondit celui-ci ; il y a de l'étoffe chez cette petite fille.

Dugazon s'appuya sur un portant de coulisse pour écouter.

Il n'était pas seul à ce moment à s'intéresser à son élève.

Au fond d'une petite loge grillée du rez-de-chaussée, deux femmes prêtaient une attention extraordinaire au jeu de Mlle Destigny.

C'était Mlle V***, chef d'emploi du Théâtre-Français (on permettra de ne pas la désigner davantage), avec une de ses amies répondant au nom d'Eudoxie.

Elles échangeaient des observations rapides, entrecoupées, à demi-voix.

Eudoxie disait à Mlle V*** :

— Comment ! tu lui as laissé ton rôle aujourd'hui ?

— On a profité de mon absence pour mettre son nom sur le tableau ; c'est une trahison indigne.

— Un de tes meilleurs rôles !

— Sois tranquille, je me vengerai, dit Mlle V...

Quelques minutes de silence suivirent ces paroles.

Elles écoutaient et elles regardaient.

La grande scène du quatrième acte entre Hermione et Pyrrhus venait de commencer.

Cette scène, écueil de toutes les débutantes, devait être le triomphe de M^{lle} Destigny. Toutes les nuances si nombreuses de la tirade finale, — dédain, colère, supplications, — furent admirablement rendues par elle.

— Allons, murmura M^{lle} V*** pâle comme le mouchoir qu'elle ne cessait de mordre, allons c'en est fait, je suis éclipsée, détrônée...

— Es-tu folle ! dit Eudoxie.

— Non, non, je m'y connais ; cette petite ira loin... si on ne l'arrête pas en route.

— Il faut l'arrêter, s'écria la confidente.

— Je ne demande pas mieux, reprit M^{lle} V***, mais comment ?

— Une cabale, parbleu !

— Cela ne réussit pas toujours, et l'on m'accuserait peut-être.

— J'ai une autre idée.

— Laquelle ?

— Tu sais que le général Lafosse est le protecteur de Destigny.

— Oui, répondit Eudoxie.

Et elle ajouta avec une moue méprisante :

— Tous ces militaires ont si peu de goût !

M^{lle} V*** continua, après l'avoir remerciée d'un sourire mélancolique :

— La petite croit absolument à l'affection du général, car elle apporte à la ville autant d'exaltation qu'à la scène.

— Quel rapport y a-t-il... ? murmura Eudoxie.

— Apprends donc que...

Une salve d'applaudissements vint couper la parole au chef d'emploi, Mlle V***.

Pour se faire entendre, elle fut obligée de se pencher vers l'oreille de son amie.

— Il se pourrait ! s'écria celle-ci.

— Je l'ai appris tout à l'heure d'une façon détournée, mais certaine.

— Et Destigny ignorait cette nouvelle ?

— J'en suis presque sûre, dit Mlle V***.

— Alors il n'y a pas une minute à perdre ; il faut qu'elle l'apprenne sur-le-champ, avant de rentrer en scène.

— Tu m'as comprise.

— C'est le plus sûr moyen d'empêcher son succès au dernier acte... Mais je ne peux moi-même l'instruire... Elle verrait d'où part le coup, dit Eudoxie en réfléchissant.

Puis tout à coup :

— Je vais faire la leçon à Thénard et la lancer ensuite sur notre rivale.

— Bien trouvé ! s'écria Mlle V***, mais fais vite !

— Attends-moi ! s'écria la complaisante Eudoxie en s'élançant hors de la loge grillée.

Mlle Destigny venait de monter au foyer des artistes, où elle recevait les félicitations plus ou moins sincères de ses camarades et des habitués.

Les habitués saluèrent avec empressement le talent naissant de la jeune Destigny.

Elle recevait leurs compliments avec une joie

naïve, lorsqu'elle vit arriver à elle M^{me} Thénard, haletante, les bras au ciel.

Il y a toujours eu des Thénard au Théâtre-Français, comme il y a toujours eu des Baptiste.

M^{me} Thénard fendit le flot des habitués (style de l'endroit) et se jeta au cou de M^{lle} Destigny.

— Ah ! ma chère enfant ! cria-t-elle, il faut que je vous embrasse pour le plaisir que vous m'avez fait ! Vous avez été sublime, prodigieuse !

— Vous êtes trop indulgente, ma bonne Thénard ; vous me gâtez comme ces messieurs.

— Non pas, vous m'avez été à l'âme... Mais venez donc par ici, que je vous dise à l'écart tout ce que je pense de vous.

M^{lle} Destigny se laissa entraîner en souriant.

Lorsque M^{me} Thénard la tint dans l'embrasure d'une croisée :

— Pauvre enfant ! dit-elle avec un gros soupir et en lui serrant les mains.

M^{lle} Destigny leva sur elle des yeux étonnés.

— Je sais tout, reprit la Thénard ; je vous plains et je vous admire.

— Vous me plaignez ?

— Vous avez d'autant plus de mérite à jouer comme vous venez de le faire, que votre cœur doit être navré en ce moment.

— Mon cœur ? répéta M^{lle} Destigny ; qu'est-ce que mon cœur a à faire là-dedans ?

— Héroïque jusqu'au bout ! voilà comme j'aime à vous voir !

— Parlez plus clairement, je vous en prie, ma chère Thénard.

— A quoi bon, pauvre petite ? ne me comprenez-vous pas de reste ? Votre rôle d'Hermione n'est-il pas aujourd'hui plus que jamais en situation ? Et Pyrrhus, votre Pyrrhus à vous, le général Lafosse...

— Eh bien ?

— Ne va-t-il pas épouser son Andromaque ?

M^{lle} Destigny pâlit.

— Qu'est-ce que vous me dites là, Thénard ? prononça-t-elle.

— Ce que dit tout le monde, répondit la caillette, ce que j'ai appris de tout le monde..., il y a un instant.

— Le général Lafosse se marie !

— Ne le saviez-vous donc pas ?

— Répondez, dit la jeune fille en saisissant violemment Thénard par les deux bras, répondez !..

Il se marie ?

— Oui, répondit celle-ci effrayée.

— Vous en êtes bien sûre ?

— C'est la nouvelle du jour... Mais qu'avez-vous, mon enfant ? vous me faites peur !

— Avec qui se marie-t-il ?

— Avec...

— Oh ! ne me cachez rien ! s'écria M^{lle} Destigny avec un accent terrible.

— Avec une marquise, je crois, dit la Thénard, tremblante : mais je croyais que vous étiez informée de tout cela.

— Non... et je vous remercie, dit M^{lle} Destigny, les yeux fixés en terre d'un air farouche.

Le coup avait réussi.



VIII

PENDANT que ces choses se passaient au foyer, voici l'événement singulier qui se passait sur la scène :

Par l'un des trous du rideau, Saint-Phal examinait la salle.

Tout à coup il poussa une exclamation de surprise.

— Ah ! mon Dieu ! dit-il.

Et, regardant plus attentivement :

— Mais, oui..., c'est bien lui..., lui-même... Il n'y a pas à en douter.

Alors il se retourna et appela le régisseur.

— Florence ! Florence !

Florence accourut.

Saint-Phal l'apostropha en ces termes ;

— Qu'est-ce que tu nous disais donc tout à l'heure que notre second souffleur Chanvallon avait été arrêté ?

— Mais oui, répondit Florence.

— Jeté en prison ?

— C'est l'exacte vérité.

— Eh bien ! approche-toi de ce trou..., regarde par ici... Dans le coin du parterre... Qu'est-ce que tu vois ?

— Attends... Oh!... s'écria Florence.

— *Qu'en dis-tu ?* articula Saint-Phal, avec l'accent de Talma dans *Manlius Capitolinus*.

— Je dis que ce spectateur ressemble étonnamment à Chanvallon.

— Mais c'est Chanvallon en personne !

— La chose est impossible.

— J'affirme que c'est lui ! dit Saint-Phal.

— Non, répliqua Florence.

— Regarde-le encore.

— C'est bien sa taille, sa façon de se vêtir et de se tenir... mais celui-ci est plus replet.

— Allons ! c'est Chanvallon, te dis-je ; j'en appelle à tous nos camarades.

On se pressa autour du rideau.

Les avis furent partagés, mais tout le monde fut d'accord pour constater une rare ressemblance.

— Il faut que j'en aie le cœur net, dit Florence en s'apprêtant à sortir.

— Où vas-tu ? lui demanda Saint-Phal.

— M'assurer de l'identité de ce gaillard-là, pendant que l'entr'acte dure encore.

Florence gagna rapidement la porte de communication qui unit la salle à la scène, et il se dirigea vers le parterre.

Il se fraya, non sans peine, un chemin à travers les spectateurs refoulés, et il arriva à ceux du premier rang.

Là, et après un moment d'hésitation, il frappa sur l'épaule d'un individu qui lui tournait le dos.

Celui-ci se retourna.

— Vous voilà donc libre, mon cher ? lui dit Florence ; je vous en félicite.

Le personnage ainsi interpellé regarda Florence, sourit et répondit :

— Vous me prenez pour un autre.

— Le même organe, murmura le régisseur.

Cependant, pour atteindre à une conviction entière, il ajouta :

— Quoi ! vous n'êtes pas M. Chanvallon ?

— M. Chanvallon !... Non, je ne le connais pas, répondit le quidam.

— C'est étrange ! dit Florence, ne cessant de l'examiner du haut en bas.

Le quidam supporta cet examen avec une parfaite indifférence.

— Vous êtes peut-être son frère ? dit le régisseur.

— Je n'ai pas de frère.

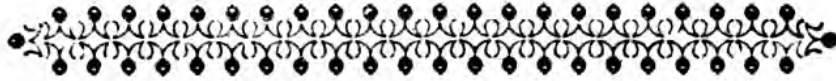
— C'est étrange !

L'individu ne sourcilla pas.

— Excusez-moi, monsieur, lui dit Florence en s'inclinant.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur ; ces méprises peuvent se faire tous les jours.





IX

*Qu suis-je ? qu'ai-je fait ? que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? quel chagrin me dévore ?
Errante et sans dessein, je cours en ce palais...*

Tels sont les vers par lesquels Hermione ouvre le cinquième acte.

Ce monologue a toujours passé pour fort difficile à dire ; les connaisseurs y attendaient M^{lle} Destigny pour la juger définitivement.

Par malheur, tout entière au coup qui venait de l'atteindre, elle ne réalisa pas les espérances qu'elle avait fait naître pendant les premiers actes.

Elle avait d'abord demandé qu'on annonçât au public qu'elle venait d'être saisie d'une indisposition subite.

Mais le régisseur Florence ne s'était pas trouvé là.

Il avait fallu presque la pousser sur la scène, afin qu'elle ne manquât pas son entrée.

Sur le premier moment, son égarement,



démarche chancelante, sa parole saccadée, furent interprétés dans le sens du rôle.

Un murmure approbatif courut par toute la salle.

Mais au bout de quelques minutes, on s'aperçut qu'elle balbutiait réellement; elle avait perdu le diapason; on l'entendait à peine.

La mémoire lui fit défaut deux ou trois fois.

On s'étonna, mais on se tut.

On crut qu'elle allait reprendre ses moyens dans la scène suivante avec Cléone.

Mais la déception alla croissant.

— Nous nous sommes trop hâtés de l'applaudir, dit quelqu'un.

Elle pouvait cependant se relever dans ses imprécations à Oreste. Le *Qui te l'a dit?* pouvait lui fournir une revanche.

Il n'en fut rien.

Interdite, sans force, la pauvre jeune femme fut au-dessous du médiocre.

Le public faillit se fâcher.

— Elle n'est pas de taille à supporter un rôle tout entier, dit un habitué.

— C'est dommage, repartit son voisin; elle promettait.

La pièce s'acheva fort maussadement.

Dans la baignoire d'avant-scène, M^{lle} V... et Eudoxie triomphaient.

— Elle est perdue! s'écria M^{lle} V... avec une joie sauvage.

Le rideau était à peine baissé, que M^{lle} Destigny, sans prendre le temps de se déshabiller, jetait une

pelisse sur ses épaules et se faisait conduire en voiture chez le général Lafosse.

Elle le trouva plongé dans son fauteuil et fumant consciencieusement sa pipe; — car nous avons dit que Lafosse avait toutes les habitudes qui caractérisent le parfait troupier.

S'il ne fut pas surpris de l'apparition de M^{lle} Destigny à cette heure (il était accoutumé à ses visites), il le fut du moins de son costume, et plus encore de l'altération de ses traits.

C'était bien Hermione en effet qui était sous ses yeux, Hermione toute palpitante et toute menaçante.

— Qu'avez-vous, ma chère? lui dit-il; vous paraissez fort agitée; vous serait-il arrivé quelque chose? Parlez!

M^{lle} Destigny ne répondit pas, mais son noir regard demeura fixé sur Lafosse.

A la fin, elle prononça ces mots d'un ton bref :

— Est-ce vrai?

Il comprit.

— Diable! dit-il, comment avez-vous pu savoir?... Il faut que vous ayez une police comparable à celle de Fouché.

— Répondez, est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Vous vous mariez?

— Non..., on me marie.

M^{lle} Destigny haussa les épaules et répliqua.

— A qui ferez-vous croire que c'est contre votre volonté?

— A vous la première, ma chère amie, répondit-il; Bonaparte veut ce mariage.

— Bonaparte! Bonaparte! de quoi se mêle-t-il?... et que ne lui résistez-vous?

— J'ai essayé.

— Eh bien?

— Je me suis heurté à un roc.

— Mais quel homme êtes-vous donc pour obéir à de tels ordres? s'écria M^{lle} Destigny.

— Demandez-moi plutôt quel homme est Bonaparte! Il me tient sous sa dépendance; mon refus entraînerait ma disgrâce. Tout mon avenir est dans ses mains. S'il ne peut m'enlever mon grade, il peut me condamner à l'inaction. Or je suis soldat avant tout..., je ne suis même que cela..., voilà le malheur.

— Soldat avant tout! répéta M^{lle} Destigny avec amertume.

Et, d'un air ironique :

— Ainsi, vous vous résignez?

Lafosse se tut, en se contentant de lancer quelques bouffées de tabac.

— Vous ne m'avez donc jamais aimée? reprit-elle.

— Je vous aime toujours, ma chère Destigny, foi de soldat! Vous fûtes ma première maîtresse, vous serez la dernière.

— Et vous avez pu croire que je me résignerais aussi facilement que vous?

— Je n'ai rien cru du tout, ou plutôt j'ai cru à votre douleur, comme vous me faites sans doute l'honneur de croire à la mienne.

Il essaya de lui prendre la main, mais elle la retira vivement.

— Laissez-moi ! dit-elle, irritée.

Puis se laissant tomber sur une chaise :

— Qu'est-ce que je vais devenir, moi ? s'écria-t-elle.

Lafosse, pour toute réponse, regarda philosophiquement sa pipe, qui venait de s'éteindre.

— Ah ! oui, je comprends ! fit Mlle Destigny, éclatant en sanglots.





II

LE général Augustin-Martial Lafosse était en train de fournir un exemple de plus aux annales de la faiblesse humaine. Il s'était cru bien fort contre la marquise d'Ermel, et pourtant, sans se l'avouer tout à fait, il cédait insensiblement au charme qu'il avait d'abord reconnu en elle.

Il avait obtenu de se présenter chez la belle veuve sous la formidable recommandation de Bonaparte. Dès la seconde visite, la *corvée* s'était changée en distraction; elle devint bientôt un plaisir, puis une habitude.

De son côté, la marquise avait fini par envisager froidement sa position et par la raisonner avec calme.

— Voulait-elle, oui ou non, rendre Chanvallon à la liberté? Oui, sans doute. Or il n'y avait qu'un seul moyen pour cela. Peut-être Chanvallon l'eût-il repoussé s'il l'eût connu; il ne fallait donc pas le lui faire connaître. C'était d'une bonne logique. La marquise évitait de la sorte tout débat de généro-

sité où sa fierté se fût compromise, et elle marchait au sacrifice dans toute la grandeur de son immolation.

Il suffirait plus tard à Chanvallon d'apprendre qu'elle avait eu la main forcée.

Voilà tout.

Était-ce bien tout ?

N'y avait-il pas encore au fond de la conscience de Louise d'Ermel une autre raison pour accepter ce sacrifice, — une raison secrète, mystérieuse ?

Évidemment oui.

Cette raison devait se trahir, à quelques jours de là, dans une conversation avec le général Lafosse.

Assise dans son salon, auprès d'une fenêtre ouverte, la marquise travaillait avec une apparente application à un ouvrage de broderie.

A ses côtés, Lafosse s'essayait au jeu, nouveau pour lui, du marivaudage.

Elle ne l'encourageait pas plus qu'il ne fallait, mais elle l'écoutait et le voyait sans déplaisir. Elle se faisait peu à peu à ce caractère ouvert.

La causerie avait roulé jusque-là entre eux deux sur des banalités, lorsque la marquise s'avisa de lui dire tout à coup :

— Aimez-vous le théâtre, général ?

— Mais oui, répondit-il ; il faut bien qu'un garçon passe ses soirées quelque part.

— Vous allez quelquefois aux Français ? continua la marquise.

Lafosse leva les yeux sur elle avec une certaine inquiétude.

— Oui, répondit-il; quelquefois... comme à l'Opéra, comme partout.

— On parle beaucoup en ce moment des débuts d'une jeune actrice, M^{lle} Destigny ou Destilly, je crois... La connaissez-vous?

— Moi!

Pour le coup, le général Lafosse se sentit décontenancé. Il regarda une seconde fois la marquise, mais il ne remarqua rien de particulier dans son regard ni dans son accent.

Néanmoins il crut flairer un piège.

— Pourquoi m'adressez-vous cette question? dit-il.

— Curiosité pure... Tous les journaux s'entre-tennent avec éloge de cette demoiselle et des espérances qu'elle donne. Comment est-elle?

— S'il vous plaît?

— Je vous demande quel genre de physionomie elle a... Ah çà! général, d'où vous vient votre air étonné? Vous me regardez comme si mes interrogations vous inspiraient de la méfiance.

— Quelle idée! s'écria Lafosse en s'efforçant de sourire.

— Alors, répondez-moi.

— Avec empressement, madame.

— Est-ce une brune ou une blonde, cette Destigny?

— Brune, je crois... Oui, brune.

— C'est la couleur ordinaire des tragédiennes. Sa taille?

— Assez élancée, autant qu'il m'en souvienne.

— Et sans doute, poursuivit la marquise, un

port majestueux, des gestes mesurés, une voix sonore, à la façon des princesses ou des reines qu'elle représente ? Je la vois d'ici, votre tragédienne.

Cette fois encore, Lafosse chercha à lire sur son visage le sens qu'elle appliquait à ces mots : *votre tragédienne*.

Mais le visage de la marquise continua à demeurer impénétrable.

Elle reprit :

— Ai-je complété le portrait de M^{lle} Destigny ?

— Vos dernières touches manquent d'exactitude, répondit le général ; M^{lle} Destigny n'a rien d'outré dans la physionomie ni dans la démarche. On peut même dire que sa qualité principale est la simplicité. Elle ne cherche pas à s'imposer, quoiqu'elle joue avec beaucoup d'âme et de sentiment.

— A vous entendre, le Théâtre-Français aurait trouvé une perle en elle.

— Une perle, non, mais une fleur d'un charme tout particulier.

La marquise se tut.

Lafosse respira plus à l'aise, croyant l'interrogatoire épuisé.

Il se trompait, car au bout d'un instant, la marquise lui adressa brusquement ces mots :

— Est-elle sage ?

Lafosse était si loin de s'attendre à cette question, qu'il demeura bouche bée, ne sachant que répondre.

— Vous ne m'avez pas entendue ? reprit-elle.

— Si fait balbutia-t-il.

— Eh bien ?

— C'est que... je manque de renseignements.

— Je me serai mal exprimée. J'ai voulu savoir quelle réputation on lui donnait.

— La meilleure, oh ! la meilleure ! répondit Lafosse.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire, murmura la marquise ; on m'a parlé d'une liaison...

Lafosse rougit jusqu'au sang ; cette fois il se crut deviné.

— Une liaison ? répéta-t-il machinalement.

— Avec une personne de son théâtre.

Il était écrit que le pauvre Lafosse devait passer par toutes les nuances de l'étonnement.

— Mensonge ! répliqua-t-il vivement ; calomnie ! rien de semblable n'est parvenu à mes oreilles.

A moitié rêveuse, la marquise ne remarqua pas l'accent chaleureux avec lequel il défendait M^{lle} Destigny.

— Je conviens, dit-elle, que toutes ces choses ne me regardent guère... Où la curiosité ne va-t-elle pas se nicher ?... N'importe, je veux voir cette actrice. Général, je compte sur vous pour me prévenir la prochaine fois qu'elle jouera.

— Rien de plus facile.

— Ce soir-là ma loge sera ouverte à mes amis, ajouta-t-elle en lui adressant un gracieux sourire.

Le général Lafosse s'inclina d'un air reconnaissant.





XI

L ne devait pas être donné à la marquise d'Ermel de réaliser son désir.

M^{lle} Destigny tomba dangereusement malade et ne reparut plus sur la scène du Théâtre-Français.

A peu de jours de là, le mariage de la marquise avec le général Lafosse fut célébré. Bonaparte signa au contrat, et Joséphine s'endetta une fois de plus chez ses fournisseurs, pour avoir la joie de consteller son amie des camées les plus riches et des perles les plus rares.

Par opposition, la marquise d'Ermel avait voulu que la cérémonie religieuse, — dont elle avait fait une condition, — eût lieu sans éclat. Il ne lui restait à Paris que peu de parents, un exil volontaire tenait les autres dispersés. De son côté, le général Lafosse était, comme nous l'avons dit, une espèce d'orphelin; il avait recruté ses témoins parmi ses compagnons d'armes. En somme, on ne se trouva qu'une quinzaine de personnes dans l'église des Petits-Pères, récemment rendue au culte.

L'heure choisie avait été le soir.

L'obscurité n'était combattue que par les lampes des chapelles et par les cierges du maître-autel où la messe allait être dite.

Ce peu de monde dans ce grand vaisseau, ces lueurs jaunes et tremblantes, ce silence particulier aux voûtes catholiques et coupé de temps en temps par des sonorités soudaines, tout cela formait un spectacle imposant, sans doute, mais empreint d'une profonde tristesse.

Les assistants se regardaient sans se parler.

— Hum ! chuchota à l'oreille de son voisin le vieux colonel Perret, un des témoins du général Lafosse, de mon temps on se mariait plus gaie-ment !

La marquise, particulièrement, paraissait enfoncée dans une rêverie soucieuse, qui n'échappait à personne.

Sous son costume de mariée elle était plus pâle que d'habitude, et qui eût approché sa main de la sienne eût été surpris de la sentir froide comme le marbre.

C'est qu'elle s'effrayait de l'acte qu'elle accomplissait et qui la détachait si brusquement et si entièrement du passé.

Lafosse était inquiet de la préoccupation de Louise ; à plusieurs reprises, il avait essayé de l'interroger, mais il n'en avait obtenu que des réponses évasives.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que les époux s'agenouillèrent sur les coussins de velours qui leur avaient été préparés.

Bientôt le bruit d'une hallebarde, frappant sur les dalles, et le son argentin d'une sonnette annoncèrent l'arrivée du prêtre officiant.

Par un instinct tout naturel, Louise leva les yeux sur lui et vit que c'était un jeune prêtre.

Elle ne vit rien de plus.

Mais lorsqu'il se retourna une première fois pour bénir les assistants, elle tressaillit comme sous un choc électrique.

Pendant quelques minutes elle demeura bouche bée.

Le prêtre s'était replacé en face de l'autel, et avait commencé ses prières.

Elle crût avoir été le jouet d'une vision, et elle se remit à la lecture de son livre pour se soustraire aux influences du malin esprit.

Mais inutilement !

Comme la Marguerite de *Faust*, elle cédait à l'obsession et son regard remontait toujours vers le prêtre.

Vint l'instant où celui-ci, descendant les degrés de l'autel, se dirigea vers les époux pour procéder aux formalités du sacrement. Il s'avança, grave, recueilli, suivi des enfants de chœur portant les attributs sacrés.

Louise le vit alors à deux pas d'elle.

Ses traits se décomposèrent.

Elle roidit ses deux bras en avant et se renversa sur sa chaise en poussant un cri d'épouvante.

Dans ce prêtre qui venait l'unir avec Lafosse elle avait reconnu Chanvallon.

On l'emporta évanouie.

. * .

La marquise d'Ermel, — désormais la générale Lafosse, — garda le lit pendant plusieurs jours.

On craignit pour sa raison.

Parmi les paroles qu'elle proférait au milieu de la fièvre revenaient obstinément ces mots, avec un effroi accompagné de spasmes :

— Le prêtre!... le prêtre!

Lafosse la veillait avec une sombre sollicitude.

De la scène de l'église, il était resté une ombre sur son front, un soupçon dans son cœur.

Dans les délires de Louise il cherchait à surprendre un indice sur ses lèvres; il poursuivait avidement un interrogatoire auquel elle se dérobaît avec tous les symptômes d'une horrible souffrance morale et physique.

Une nuit, entre autres, qu'il était penché sur elle, respirant son haleine brûlante et comprimant ses bras toujours convulsivement agités, il l'entendit répéter avec un accent plus étrange que jamais :

— Le prêtre!..,

— Quel prêtre? demanda Lafosse pour la centième fois.

— Lui! dit-elle; il vient me reprocher ma trahison... Empêchez-le d'approcher!

— Une trahison! murmura sourdement Lafosse.

Et lui serrant plus fortement le bras :

— Parlez, dit-il; parlez encore!

— Laissez-moi!

— Non..., parlez du prêtre...

— Oui, prononça-t-elle en se débattant; le

voilà ! Oh ! comme son air est sévère ! Chanvallon, grâce ! grâce.

— Chanvallon ?

Mais Louise ne l'entendait plus ; renversée, inanimée, son pouls avait cessé de battre, ses yeux s'étaient refermés.

.

La convalescence fut longue.

Les médecins conseillèrent un voyage dans le Midi.

Cela entraînait absolument dans les idées du général Lafosse, qui, lui aussi, avait besoin d'un changement d'air. Ces derniers événements avaient modifié son caractère de fond en comble. Lui, habituellement insouciant et jovial, il était devenu rêveur et taciturne.

On devinait, à le voir, l'homme qui vit avec une idée fixe.

Dès le lendemain de son mariage, il s'était hâté de s'enquérir du prêtre dont la physionomie avait si fortement impressionné sa femme.

On lui avait donné un nom : l'abbé Duclos.

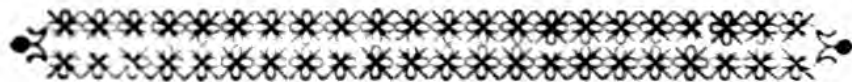
On lui avait donné une adresse ; il y avait couru, — mais trop tard. L'abbé Duclos était parti depuis la veille au soir, sans dire où il allait.

Tout cela devait sembler fort extraordinaire en effet au général Lafosse.

— Il y a évidemment quelque mystère là-dessous, s'était-il dit ; voilà ce que c'est que d'épouser une veuve !

Puis, il avait ajouté entre ses dents :

— Bonaparte me le payera !



XII

DEUX mois après ce qui vient de se passer, pensionnaires et sociétaires de la Comédie-Française s'empressaient autour d'un individu vêtu de noir qui venait de faire une entrée timide dans le foyer.

— Est-ce possible ? s'écria Baptiste aîné ; eh quoi ! c'est vous, Chanvallon !

— Comment êtes-vous libre ? et depuis quand ?

— Arrivez donc, mesdames ! notre deuxième souffleur est retrouvé !

Et les exclamations de recommencer, et les poignées de mains d'aller leur train.

On sait combien Chanvallon était aimé de tous.

Aussi tous remarquèrent-ils le changement profond survenu dans ses traits depuis sa captivité.

Pourtant, ce n'était pas la captivité qui l'avait abattu ; ses plus grandes douleurs dataient de sa sortie de prison.

Rétrogradons jusqu'à ce moment.

Le Premier Consul avait tenu sa promesse : une

ordonnance de non-lieu avait ouvert à Chanvallon les portes de la Conciergerie.

Aucune condition n'avait été mise à sa liberté.

On avait fait mieux ; on lui avait offert, toujours d'après les ordres du Premier Consul, un emploi dans un ministère à son choix.

Chanvallon avait refusé. Ce refus, rapporté à Bonaparte, avait excité sa surprise.

— C'est un original ! avait-il murmuré en haussant les épaules ; qu'on ne me parle plus de ce monsieur.

Bonaparte n'aimait pas les originaux. Cela se comprend. Il y a une chose que ne peuvent supporter ceux qui se plaisent à étonner : c'est d'être étonnés à leur tour.

Comme on le suppose, le premier soin de Chanvallon avait été de se rendre chez la marquise d'Ermel.

— Elle est partie, lui avait répondu le concierge

— Partie ! pour quel endroit ?

— Pour l'Italie, à ce que j'ai cru entendre.

— Seule ?

— Non, avec son mari.

Chanvallon regarda le concierge avec effarement.

— Quel mari ? dit-il.

— Le général Lafosse, parbleu !... Mais vous ne savez donc rien, monsieur Chanvallon ?... Au fait, il y a si longtemps qu'on ne vous avait vu !

Chanvallon demeura comme foudroyé.

Toute la nuit, il la passa dans la rue, debout, immobile, devant les fenêtres closes de l'hôtel.

Le lendemain il avait vieilli de dix ans.

Quel océan de pensées s'était soulevé, avait

grondé et s'était apaisé dans cette tête? Nul ne pourrait le dire.

Toutefois est-il qu'après avoir erré quarante-huit heures dans Paris, et particulièrement au bord de l'eau, Chanvallon s'était trouvé un soir, sans savoir comment, devant la Comédie-Française.

Il y était entré; et l'on vient de voir la cordiale réception qui lui avait été faite au foyer.

Chanvallon en fut ému jusqu'aux larmes.

— Merci, messieurs; et vous aussi, mesdames, merci... Je ne mérite pas tant de témoignages d'intérêt, en vérité.

— Comme vous voilà changé, mon pauvre Chanvallon! dit la jeune Mars.

— On a raconté sur vous toutes sortes de choses extraordinaires, ajouta M^{lle} Devienne.

— Chut! mesdames! interrompit Florence en mettant un doigt sur sa bouche; cela touche à la politique. N'embarrassez pas Chanvallon, qui est, comme vous le savez, la discrétion même. Le voilà de retour, c'est le principal.

— Oui, Florence, et j'espère bien ne plus vous quitter, dit Chanvallon... Mais m'avez-vous conservé mon trou?

— Certainement, répondit Dugazon en riant.

— Encore une fois, merci!...

Et pas plus tard que le lendemain, Chanvallon le souffleur se réinstallait philosophiquement dans « son trou ».

Il soufflait le *Jeu de l'Amour et du Hasard*.

CHARLES MONSELET

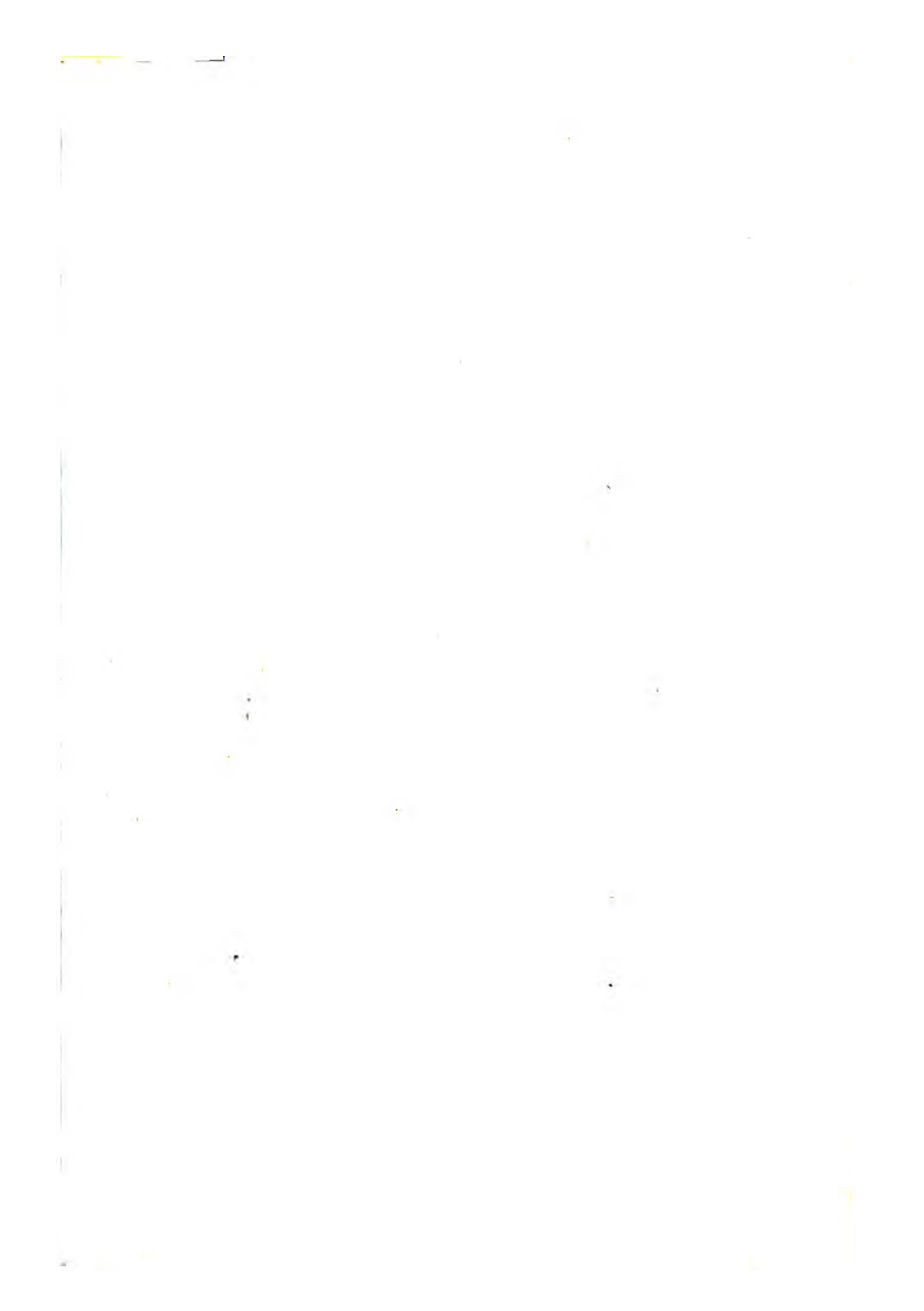
20 PRIX
Cent.
ÉTRANGER
30 cent.

CHANVALLON



PARIS
DIDIER & MÉRICANT, ÉDITEURS
1, RUE DU PONT-DE-LODI, 1





Didier et Méricant, Editeurs, 1, rue du Pont-de-Lodi, Paris

EN VENTE { Chez tous les Libraires, Marchands
journaux et dans les Bibliothèques des ga.

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

à **20** centimes le volume

OUVRAGES PARUS :

- N° 1. — AMOUR D'ENFANT, par Jules Mary.
N° 2. — LA JEUNE SIBÉRIENNE, par X. de Maistre.
N° 3. — BONHEUR BRISÉ, par A. Duchatelle.
N° 4. — PÉCHÉS ROSES, par Charles Aubert.
N° 5. — L'ÉPREUVE, par Charles Deslys
N° 6. — AUTOUR DE LA GAMELLE, par L. Marville.
N° 7. — AUTOUR DE LA LUNE DE MIEL, par Paul Pansolle.
N° 8. — PETITS PÉCHÉS, par Charles Monselet.
N° 9. — L'INGÉNU, roman de Voltaire.
N° 10. — LES AMOURS DE JEANNETTE, par L. Marville.
N° 11. — UN JOUR D'ANGOISSE, par Paul Ginisty
N° 12. — ROSE-CLAIRE, par L. Marville.
N° 13. — CŒURS D'ÉLITE, par E. Moret.
N° 14. — LES FEMMES QUI AIMENT, par Fortunio
N° 15. — MANON LESCAUT (tome I). { par
N° 16. — MANON LESCAUT (tome II). { l'abbé Prévost
N° 17. — CONTESET NOUVELLES, par La Fontaine
N° 18. — LE BOULET D'OR, par Jules Mary.
N° 19. — L'ÉVENTAIL ROUGE, par L. Marville.
N° 20. — LES DEUX BOUVIERS, par Walter Scott
N° 21. — LA DOT DE SUZETTE, par Flévie.
N° 22. — A BRULER, par J. Lermina.
N° 23. — ZADIG, par Voltaire.
N° 24. — CONTESET NOUVELLES (tome II), La Fontaine.
N° 25. — MARIAGE AUX ROSES, par L. Marville.
N° 26. — PÉCHÉS ROSES (2^e Série), par Charles Aubert.
N° 27. — TANTE BERTHE, par G. de Peyrebrune.
N° 28. — LA VERTU DE LOLOTTE, par M. Ordonneau
N° 29. — CHANVALLON, par Charles Monselet.
N° 30. — CONTESET DU PAYS DE L'OR, par Bret-Harte

Pour paraître tous les Samedis, un Volume :

- N° 31. — PAUL ET VIRGINIE (tome I) { par Bernardin
N° 32. — PAUL ET VIRGINIE (tome II) { de St-Pierre.
N° 33. — VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, par X. de Maistre.
N° 34. — CONTESET de Perrault.

Envoi de chaque volume par poste contre 0 fr. 30

